

BALZAC

*La Comédie
humaine*

I

ÉTUDES DE MEURS :
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE PIERRE-GEORGES CASTEX,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
PIERRE BARBÉRIIS, MADELEINE AMBRIÈRE,
ANNE-MARIE MEININGER, ROGER PIERROT,
MAURICE REGARD, JEAN-LOUIS TRITTER

The logo of the publisher Gallimard, featuring a stylized, cursive 'G'.

GALLIMARD

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

INTRODUCTION

Première scène de La Comédie humaine, La Maison du chat-qui-pelote occupe à jamais une place privilégiée, que Balzac ne lui conféra pas à la légère : La Vendetta, puis Le Bal de Seaux inaugureront d'abord les Scènes de la vie privée. Plusieurs raisons pourraient expliquer ce choix final. Priorité de rédaction : cette nouvelle, alors intitulée Gloire et malheur, fut écrite en octobre 1829, donc la première des Scènes, si l'on excepte la trop faible Paix du ménage ; priorité du temps de l'action. Deux raisons peu décisives, puisque ni l'une ni l'autre n'interviennent dans la suite du classement. Meaux vaut impoquer l'importance des thèmes abordés ici, essentiels et permanents dans toute La Comédie humaine : l'opposition du passé et du présent, de l'artiste et du bourgeois, de la prudence qui fait durer et de la passion qui détruit. Du bonheur et de la gloire, toujours antagonistes. Pierre-Georges Castex¹ souligne que « la simple histoire contée dans La Maison du chat-qui-pelote doit son relief à la qualité des observations et des souvenirs qui ont permis à son auteur de l'insérer dans un cadre réel ». Les liens de l'auteur avec son sujet se révelent en effet si forts, si graves, si primordiaux dans l'ordre de ses réflexions sur la vie, qu'ils justifient à eux seuls la place enfin donnée à La Maison du chat-qui-pelote. La mort d'un proche peut laisser des traces ineffaçables. Un oncle guillotiné, une sœur morte jeune à la suite d'un mariage désastreux : l'encre même de Balzac devait porter la marque de ces blessures. Dès ses débuts obscurs, son premier grand

1. *La Maison du chat-qui-pelote...* (Classiques Garnier, 1963), p. 3.

personnage fut Argou, le guillotiné d'Annette et le criminel et la première « femme-juste » fut Arnette, évidemment née de sa sœur Laurence. Puis, dans la Comédie humaine, Gloire et malheur et la mort d'Augustine, Le Curé de village et Tascheron guillotiné seront des épitaphes. Les liens qui unissent ces deux amours et, singulièrement, Augustine Guillaume et Vronique Grabin, promettent la parenté et la force des drames les plus graves que Balzac ait connus. Celui qui forme la trame de Gloire et malheur a été directement observé. La première des Scènes de la vie privée répondait, plus haut que toute autre, au manifeste de leur « Préface », qui les définissait comme « le tableau vrai de mœurs que les familles ensevelissent aujourd'hui dans l'ombre et que l'observateur a quelquefois de la peine à deviner ».

Quelle vie privée, quelles mœurs, Balzac avait-il pu mieux observer que celles de sa propre famille ? Lorsqu'il débute, par lesquelles mieux commencer ? Naturellement, il devait commencer par le plus fort de ses drames. Primordiale dans sa vie, la tragique histoire de Laurence l'avait été dès 1823, dans les débats mêmes de sa vie de créateur. Mais en 1829, l'apprentissage fini, Balzac a aussi compris que tout événement, si obscur soit-il, si réduit en apparence à l'individuel, appartient à un tout, qu'il est conditionné, parfois provoqué, par un milieu et par les mœurs de ce milieu. Par le social et le politique : « L'ordre des choses a en une influence énorme sur la destinée des femmes », établissait-il en préambule à la première ébauche de Gloire et malheur. Pour Balzac, déjà « plus historien que romancier », tout est lié, et tout compte. C'est pourquoi il s'interdit d'inventer et reconstruit le réel sans négliger aucun de ces « détails en apparence superflus » dont il sait pourtant combien ils lui seront reprochés : il le prêche dans sa « Préface ». Des détails vrais à un « tableau vrai », il en oublie peu dans La Maison du chat-qui-pelote.

1. Voir P. 1173.
2. *Ibid.*, p. 1181.
3. Préface d'*Une fille d'Ève* et, en mars 1845, « beaucoup plus historien que romancier » dans *Lettres à Mme Hanska*, t. II, p. 395.
4. Voir p. 1174.

Au drame just du drame familial, il donne d'abord l'impérative vérité du cadre, du milieu, des mœurs de la vie des siens. Le Marais des Guillaume, la rue Saint-Denis, le métier de drapier, les traditions commerciales sont depuis des générations le cadre, le métier, les traditions mêmes de sa famille maternelle, perpétués au moment où il écrit par le cousin Séillot, déjà continués par l'oncle Marchand, incarnés dans le grand-oncle Michel Sallambier, né rue Saint-Denis, drapier du Marais et gendre de drapier, comme M. Guillaume, qui, comme lui, tenait sous l'Empire « tout ce qui concerne l'habillement des troupes » ; qui, comme lui, fut nommé « membre du Comité consultatif de l'habillement et équipement des troupes » quand il passa la main, comme Guillaume, à son successeur¹. Fils chez les Sallambier, ce successeur sera gendre chez les Guillaume, et son nom viendra, encore, du Marais familial : un Lebas avait repris aux Balzac leur appartement de la rue du Roi-Doré en 1824. Autre souvenir : du temps de Napoléon, Marchand avait, comme Guillaume, marié deux filles le même jour, et l'une avait épousé Séillot, orpèdre et drapier, comme Lebas. Dans la Comédie humaine, Lebas deviendra juge au tribunal de commerce, comme Séillot dans la réalité ; il interviendra dans la famille de Birotteau, comme Séillot dans la liquidation de Balzac².

Observation, histoire aussi. Si Lebas-Séillot incarnait le commerce moderne de la Restauration et de la monarchie de Juillet, Guillaume était le reflet documentaire des Marchand et Sallambier, survivants de l'Ancien Régime et de l'Empire. Balzac les a connus et comparés. Il a consigné en historien la vie de ces personnages, leurs habitudes, leurs travers, leurs vertus, leurs mœurs : la routine, l'argent amassé, la parcimonie quotidiennement, l'opulence à jours cartonnés, les grandes manœuvres de l'inventaire. Et tous les jours, Guillaume à ses comptoirs, Mme Guillaume « empalée » derrière la caisse. Le caractère même de cette dernière, raide, sec, étroit, il n'a pas eu à le chercher loin. C'est le caractère de la cousine Sallambier, la « pie-

1. P.-G. Castex, *op. cit.*, et Ph. Havard de la Montagne, « A l'ombre de quelques clochers... », *L'Année balzacienne* 1966, p. 4 et 6.
2. Ph. Havard de la Montagne, « Sur les pas de Charles Séillot », *L'Année balzacienne* 1968, p. 4-5, 7, 8-12.

grêche ». Mais s'est encore, façonné par la même vie, les mêmes idées reçues, le caractère de sa mère dont la « ratelle étendue » et la « sécheresse superlative » l'ont tant fait souffrir ; le caractère aussi de sa grand-mère, qui n'était pas non plus d'humeur facile. Quand Mme Guillaume grince : « En vérité, vous êtes d'une faiblesse avec vos filles », parce que le père Guillaume s'est laissé attendrir par Augustine, c'est le souvenir de la grand-mère se plaignant de Balzac le père, « Liégeois le plus faible pour ne pas dire plus que je connais [sic] », un jour qu'il s'était laissé attendrir par Laurence.

Comme Mme Guillaume, grand-mère et mère de Balzac avaient élevé deux filles, et pour détailler le système d'éducation de la mère d'Augustine et de Virginie, Balzac n'avait qu'à se reporter aux idées draconiennes développées dans certains *Emplois du temps* rédigés par sa grand-mère et conservés si pieusement qu'il nous est parvenu¹ comme pour mieux éclairer l'histoire d'Augustine. Car telle mère, telle fille : « Ma mère », écrit la sœur de Balzac, Laure, « faisait du travail la base de toute éducation et s'entendait merveilleusement à l'emploi du temps². » Comme une demoiselle, Guillaume, Laurence fut élevée au ménage³. Quant aux plaisirs parcimonieusement comptés à Augustine, ils répondent à ceux que connaît Laurence, que ses lettres à son frère montrent tout agitée par l'événement d'un bal, mais rentrée à minuit et levée à sept heures le lendemain⁴.

Il suffit de lire ces lettres ou celles de Balzac pour retrouver Augustine dans Laurence. Jolie, trop rêveuse. Soit ? « à l'usage, on lui trouve beaucoup d'esprit », juge son frère à l'adresse de leur sœur Laure en juillet 1821 et « l'on s'aperçoit fort bien que c'est de l'esprit naturel et qu'il n'est pas encore développé ». Ce sera le malheur d'Augustine de n'avoir que de l'« esprit naturel ». Laurence, remarquait-il encore dans la même lettre, « a de très beaux yeux ; quant à son teint pâle, il

1. 9 août 1822. *Lois*. A 378, fo 134.
2. *Lois*. A 381, fo 267, publié par M.-J. Durry dans Balzac « Un début dans la vie » (Centre de documentation universitaire, 1933), p. 75.
3. Mme L. Surville, Balzac. *Ja où et ses années*, p. 28.
4. *Correspondance*, t. I, p. 95, n. 3 et p. 96. *Lois*. A 378, fo 206.

est une foule d'hommes qui vraiment ce teint-là. Je ne fais aucun doute que le mariage ne lui fasse très bien ».

Le Mariage : voilà la grande affaire, chez les Balzac comme chez les Guillaume. L'aînée des filles doit se marier la première. Lebas, amoureux d'Augustine, devra épouser Virginie. En mai 1820, Laure Balzac, l'aînée, épousa Surville, qui, semble-t-il, aurait préféré Laurence. Puis, « vraiment Laurence est romanesque », Laurence s'éprit d'Auguste de L'Egreville, un « artiste » « J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire voir que tous les auteurs étaient de fort vilains partis, pour la forme s'entend », raconte Balzac à Laure en juin 1821¹. En 1829, il fera dire à M. Guillaume pour dissuader Augustine : « les artistes sont en général des meure-de-fain... »

Les lettres encore inédites de la famille Balzac permettent de comparer les réactions des parents. Peu après l'épilogue L'Egreville, le 1^{er} août 1820, Mme Balzac écrit à Laure² : « bien des gens feront peut-être la grimace en leur disant : Mlle Laurence Balzac épouse » — et sa plume s'envole de toute sa vanité, double les caractères pour écrire le nom superbe, le nom à particules — « M. de Saint-Pierre de Montgaigle. » Chez les Guillaume, la vanité décide aussi : Augustine sait au bon moment faire « malicieusement sonner la particule aristocratique » de *Sonnenbühnen*. Quant aux parents de Laurence, ils s'occupèrent même le « de Balzac » sur certains faire-part³.

Vanité et imprévoyance. Mme Guillaume se promet de sonnette le futur à un « rigoureux examen ». Dans la même lettre à Laure, Mme Balzac écrit : « Nous avons pris comme ça le penser tous les renseignements. » Rigoureux examen, en vérité : Montgaigle avant « en une deux autres mariages », comme l'écrira le père de Laurence à son neveu quelque temps après, « en un mois, tout a été conclu, le contrat signé et la célébration faite⁴ ». Un mois : c'est exactement le délai que Balzac fixait, dans le premier feu de la rédaction, au temps qui

1. *Correspondance*, t. I, p. 107-108.
2. *Ibid.*, p. 102.
3. *Lois*. A 381, fo 76.
4. M. Fargéand, « Laurence la mal aimée », *L'Année balzacienne* 1961, p. 16.
5. *Ibid.*, p. 15.

s'écoule entre la présentation de Sommerieux chez les Guillaume et le mariage à Saint-Leu. Le 1^{er} septembre 1821, Laurence épousait Montcaigle. Deux mois plus tard, on découvrirait qu'il était couvert de dettes : « Laurence est harcelée par une meute de créanciers », écrit Balzac à Laure le 23 novembre, « et je me serais vendu, si j'avais valu mille écus, le jour où elle m'a appris cela¹ ». Ce désespoir éclaire Gloire et malheur. Seul, dès août, commentant l'épénement pour Laure, il avait écrit quelques réserves sur le futur, « l'aigle des aigles » ; mais, incurable optimisme des Balzac, il avait ajouté aussitôt : « Je ne doute pas que Laurence ne soit heureuse, car elle épouse un aimable homme² ».

Aimable ? Descendant des seigneurs de Villeparisis, aigle surtout au billard et à la chasse, employé à l'offroi mais jouant l'aristocrate — « il fait des vers », notait Balzac lors des fiançailles³, il offre à Laurence une « comédie de sa composition » et, marié, il écrira Orlando et Loretta, fait historique qui sera publié⁴ ; cet homme de trente-cinq ans, assez déprimé, une part une vie agitée, fut en tout cas aimé. Voilà le plus important. La suite fut désastreuse, Lamirac en mourra, comme Augustine. Mais, comme son héroïne, la sœur de Balzac n'aura jamais cessé d'aimer son mari. Les lettres montrent à quel point fiction et réalité se reconfont. Si les classes diffèrent, l'esentiel et les conséquences furent les mêmes. Le caractère tendre et romantique de Laurence, son amour pour Montcaigle en dépit de tout, son désir touchant de se trouver des torts, son application à se faire moins enfant, à compléter son éducation qu'elle juge bien insuffisante, revivent en Augustine ; comme le caractère vif, dépensier, déçu dans ses maîtres, rageur de tempérament, et les prodigalités de Sommerieux évoquent Montcaigle : la crise venue, les Balzac, comme les Guillaume devant les mêmes circonstances, proclamèrent leur gendre « nouveau tonneau des Danaïdes » qui « ruinerait le grand Mogol ».

1. Correspondance, t. I, p. 116.
2. *Ibid.*, p. 108 et 111.
3. Ph. Havard de la Montagne, « Un beau-frère de Balzac », *L'Année balzacienne* 1964, p. 39.
4. Correspondance, t. I, p. 207.
5. *Bibliographie de la France* du 10 septembre 1825 : un mois après la mort de Laurence...

« un gredin et un franc polisson » à l' « amour-propre démesuré ». Comme Augustine, Laurence a souffert de la dissipation de son mari, de ses rentes tardives qui indignaient Balzac : « Il y a une grande barbarie dans la conduite de Montcaigle », écrivait-il à Laure dès le 23 novembre 1821, « il ne rentre jamais qu'au matin, il laisse seule tout le jour une petite femme souffrante⁵ ». Comme Augustine, Laurence se tourna vers sa sœur, qui — n'avait-elle pas éprouvé, comme Virginie Guillaume un peu de dépit de l'aristocratique mariage de sa sœur ? — se porta dans sa dignité, envoya de « bons avis », de « bons sermons⁶ ». Puis « un beau jour, à bout de nerfs », comme Augustine, Laurence « s'en vint pleurer chez ses parents ».

« Fatible pensée », commentera Balzac à propos de la même démarche de son héroïne : « Elle apprend qu'une femme devrait cacher à tout le monde, même à ses parents, des malheurs pour lesquels on rencontre si difficilement des sympathies. » Il savait que Laurence avait tiré la même triste leçon. Car sa famille avait réagi exactement comme les Guillaume et les Lebas, sans intelligence, sans sympathie, avec violence et dureté. Mme Balzac surtout, de manière à rendre tout irréparable. Elle aussi avait exigé une séparation. Augustine « effrayée [...] dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari » : elle l'aima. Laurence écrivit à sa mère en juin 1822 : « Je sais que moi-même ai peut-être été la première cause, par mes plaintes primitives, de tous les reproches affreux que tu lui as adressés, mais depuis que recommandant toutes ses bonnes qualités, je t'ai répété mille fois que Mr. de Montcaigle me rendait heureuse, pourquoï alors ne pas m'avoir écoutée de même et rendu justice à celui qui fait mon bonheur⁷ ». En décembre, elle lui cria : « Ah ! qu'il est aimé », et : « tu as été heureuse si tu n'as pas aimé⁸ ». Comme Mme Guillaume, Mme Balzac parle de séparation de biens, dès le 18 juin 1822, et n'en demorndra plus : « l'esentiel sera une bonne séparation », écrit-elle encore à Laure

1. *Loc. cit.* A 380, fo 23 ; *Loc. cit.* A 378, fos 123 et 124 ; *Correspondance*, t. I, p. 116.
2. *Correspondance*, t. I, p. 116.
3. M.-J. Dutry, *op. cit.*, p. 83.
4. *Loc. cit.* A 378, fo 265.
5. *Loc. cit.* A 378, fo 244 v°.

le 4 janvier 1824, Laurence s'épaua à ces luites, à ces déchirements. De quel côté était monté ce cri dans une lettre à sa mère, le 2 décembre 1822 : « Si je n'avais pas de petit enfant, je ne demanderais pas mieux que de quitter la vie². » Une mère est condamnée pour ne l'avoir pas entendu. Balzac se souviendra toujours et deux fois il erra à Mme Hanska : « elle a tué Laurence³. »

Laurence mourait le 11 août 1825 à vingt-trois ans. Dans l'épilogue de la tombe d'Augustine, « un ami de cette timide créature voit la dernière scène d'un drame ». Un ami ? Pour nous : son frère, qui a gravé ce drame en tête de son œuvre :

Temoignage de la force durable d'un choc avec le malheur, ce monument est aussi une réparation. Absorbé par ses travaux, ses amours, Balzac avait méconnu l'agonie de Laurence. Au moment même où elle mourait, la duchesse d'Abrantès occupait toutes ses pensées.

La présence de la duchesse de Carigliano dans l'histoire du drame d'Augustine, le rôle qu'elle y joue ne sont pas des hasards sans signification. Lorsqu'il écrit Gloire et malheur, en 1829, Balzac ne connaît encore qu'une seule duchesse, mais il la connaît bien et, on le sait, ce récit fut daté du séjour qu'il fit auprès de Liane d'Abrantès en octobre. Bien des détails romanesques rappellent l'amie, aussi duchesse d'Empire que Mme de Carigliano. Le cadre d'abord. Un an plus tard, dans *Satanstoe*, Balzac attribuera à cette héroïne « l'hôtel du maréchal S. »⁴ Autant nommer Soult, seul maréchal S. du moment et qui possédait l'hôtel de Brienne, rue de l'Université. Mme d'Abrantès avait habité cet hôtel du faubourg Saint-Germain, lorsqu'elle était dame d'honneur de Madame Mère. Pour décrire le luxe de l'hôtel de Carigliano, Balzac put s'inspirer des fastes du passé de la duchesse, qu'elle ressuscitait alors avec lui en préparant ses Mémoires. Ces souvenirs, ou ceux de ses contemporains recueillis par Robert Chantemesse, permettent

1. À Laure Surville. *Lett. A* 381, fo 102 v^o et fo 129 v^o.
2. *Lett. A* 378, fo 245.
3. 17 octobre 1842 et 2 janvier 1846. *Lettres à Mme Hanska*, t. II, p. 115 et t. III, p. 128.
4. Voir t. VI.

de retrouver chez elle, dès « le large escalier décoré de porphyre », le luxe qui éblouit Augustine chez la duchesse de Carigliano. Chez la duchesse d'Abrantès, il y avait déjà « un paradis de couleurs qui s'entrementent et de parfums qui dévotent leurs volutes » dès le vestibule, puis des fleurs encore, partout, parce que « ses impressions se traduisaient par les fleurs dont elle s'entourait » ; il y avait un boudoir « bleu », des « lanternes douces ». Des livres aussi, en quantité, « les éditions les plus belles du monde » qui « traînent » partout¹. C'est presque mot pour mot l'opulent désordre — ce mot, si caractéristique de Liane d'Abrantès, revient plusieurs fois dans la description de Balzac —, et les ors, les bronzes, les fleurs embaumées, les escaliers grandioses, les salons de Mme de Carigliano. La version définitive a gommé certains détails, mais le manuscrit permet de retrouver le boudoir « bleu » et les « livres épars ».

Quant à la personnalité de l'« illustre coquette » du roman, que de points communs encore avec Liane d'Abrantès, dont le « portrait » en prose, de la main de Méhernich, publié par Chantemesse, conclut à la coquetterie pour trait dominant de son caractère². La renommée ne le démentit pas. Balzac souligne aussi un autre trait chez Mme de Carigliano. Il le donne débile, en première vision de la duchesse, « voluptueusement touchée sur une ottomane » : « C'est bien la volupté qui attache Sommerivieux, outre l'orgueil d'avoir été distingué par une femme « illustre ». Balzac n'était pas autrement attaché à sa duchesse. Sur sa fierté d'avoir été distingué par elle, bien des contemporains ont témoigné. Quant à la volupté, il a lui-même comparé, dans une lettre à Mme Hanska, « les emportements de la duchesse d'Abrantès » et « la tendresse de Mme de Berry » : « les deux seules femmes qui aient marqué comme volupté et comme affection³. » Cette opposition cœur et sens est exactement celle des sentiments d'Augustine et de la duchesse de Carigliano. On sait la douleur qui ravaga Mme de Berry quand Balzac la délaissa pour la duchesse. Mais la singulière

1. R. Chantemesse. *Le Roman inconnu de la duchesse d'Abrantès* (Paris, 1927), p. xxvii-xxviii.
2. *Ibid.*, p. xxx-xxxii.
3. Mardi 6 janvier 1846. *Lettres à Mme Hanska*, t. III, p. 136.

«*curiosité que cette liaison provoqua chez elle, donne un certain relief aussi à la curiosité d'Augustine allant voir la maîtresse de son mari* » pour s'y instruire des artifices qu'il lui avait enlevé ». En outre, un épisode marquant de la vie de la duchesse dut inciter Balzac à introduire cette péripétie. Au temps de sa liaison avec Metherich, la femme de ce dernier — « elle était douce et bonne » — fit après d'elle quelques visites tout aussi singulières. L'œuvre d'Abrantes, au fond aussi flatteuse que Mme de Carigianno, n'oublia pas ce détail dans un récit de cet épisode, certain Journal intime, écrit en 1829 — l'année de Gloire et malheur —, et destiné à son amant du moment : Balzac². Dernier détail important, encore un trait du caractère de Mme de Carigianno : la raillerie; elle n'épargne ni d'Agilemont ni Sommerieux. Mme de Berry, qui avait bien connu la duchesse d'Abrantes sous l'Empire, prétendait qu'elle se moquait de Balzac³. Napoléon l'appelait « la petite peste » et, dans son « portrait », Metherich constatait : « Elle a de l'esprit, et un esprit peu ordinaire dans une femme, mais il est trop mordant⁴. »

Le caractère mordant chez la maîtresse qui triompha par les sens et la vanité, l'épisode de la curiosité de la femme tendre, l'opposition enfoncée de la tendresse et de la volupté, nous les retrouverons dans Le Lys dans la vallée, si capital dans la création et dans la vie du créateur. Et cette rencontre montre de quel poids pèsent certains « détails ».

De famille à famille, d'Augustine à Laurence, et d'une duchesse à l'autre, l'inspiration directe appuyée sur le vrai soutient la création, qui s'affaiblit sur d'autres points. Ainsi, Sommerieux peintre : c'est l'Artiste pour idées reçues. De vrais artistes, surtout des peintres, Balzac en connaissait peu en 1829. Quand il aura rencontré Delacroix, il pourra imaginer Bridau. A l'époque de Gloire et malheur, il fait de Sommerieux un « génie » qui descendra, renié sous les ratiers, au

1. Rappel dans une lettre du 18 juin 1832 : Correspondance, t. II, p. 21.
2. Publié par R. Chantemesse, « Journal inédit de la duchesse d'Abrantes », *Revue de France*, 15 avril 1917.
3. Rappel dans une lettre du 27 juin 1832 : Correspondance, t. II, p. 32.
4. *Le Roman incompris*... p. xxx.

simple « homme de talent » et ne jouera plus aucun rôle dans la Comédie humaine. Balzac reniera en même temps son idée première de l'art et des artistes, conçue à un moment où il n'avait guère eu de relations étroites qu'avec Achille Desverria, un bon garçon, et, tout près de lui, avec Adolphe Michy, beau-frère de sa sœur Laure. Michy, comme Sommerieux, aurait dans le méridional néo-flamand, aidé par sa femme Théodore, à laquelle Balzac empruntera peut-être son prénom pour Sommerieux, qu'il avait d'abord appelé Henri, comme son propre frère. Et l'application au néo-flamand qui l'avait tant ébloui, il l'attribuera sans doute encore à Hippolyte Schinner, mais aussi à Pierre Grassou, peintre résolument exécrable. Pour visiter son artiste en 1829, Balzac emprunta sans doute à un épisode de la vie de Girodet, qu'il admirait, l'idée de la scène où Sommerieux, ayant laqué le portrait d'Augustine, menade, pour se venger de la duchesse, de la représenter en Messaline : Girodet avait eu un accès de fureur du même genre contre Mlle Lange. Quant à la première vision d'Augustine au début du récit, elle a pu être inspirée à Balzac par certaine célèbre « Etude de vierge » de Girodet qui représentait une figure fraîche, innocente, saine et pure, apparaissant dans un encadrement comme Augustine à sa fenêtre, les épaules recouvertes d'une même étoffe brune. Ce fut un des succès du Salon de 1812, date très proche de celle que l'on peut déduire de la chronologie du récit pour le Salon où est exposé le portrait d'Augustine. Balzac éprouva le besoin de mêler Girodet à l'histoire de ce portrait. Souvent employé par lui, ce procédé, destiné à brouiller la piste d'une source d'inspiration, ne fait qu'indiquer au critique celle du réel sous-jacent qui, en outre, somme autrement mieux et fort. La description d'Augustine à sa fenêtre a des qualités d'exactitude, d'authenticité, qui semblent confirmer que Balzac traduisit une émotion ressentie, une contemplation réelle. En revanche, la scène de la vengeance, du portrait laqué, qu'il tenait de seconde main, paraît forcée et secondaire dans tous les sens du terme; le manuscrit apporte une confirmation matérielle de cette impression : cette scène n'y figurait pas.

La force et les faiblesses de La Maison du chat-qui-pelote sont qu'une pierre de touche, qu'un diapason : le réel. Sa force

vient de faits et de sentiments vrais. Ses faiblesses, des dévotades de Balzac à l'égard du réel. Et c'est encore une réaction personnelle de Balzac qui rend compte de la dévotion du sujet. Dans la réalité, le drame de Laurence avait pour cause première et évidente son éducation intelligente, la méconnaissance de ses parents, leur aveugle vanité de petits bourgeois envieux de noblesse et de fortune. Or, appartenant à un ensemble de récits qui devaient, selon la « Préface », dénoncer les effets désastreux de la mananaise éducation d'une jeune fille, Gloire et malheur ne démontrent que l'antagonisme entre bourgeois et artistes et ses conséquences. Cette dévotion à partir d'une somme qui menait pourtant droit au but révèle le malaise de Balzac, la lutte de son intelligence et de son affectivité. Car il a évidemment réfléchi sur le drame de Laurence, compris la vérité, il est remonté des effets aux causes. Il a jugé les siens. Mais il s'est jugé aussi lui-même; il se savait coupable aussi. Et, en écrivant Gloire et malheur par besoin de dénoncer un mal, il s'est dérobé en partie en prononçant une autre accusation : celle du bourgeois; accusation elle-même dévite, et de façon significative, puisque l'artiste est aussi accusé. Car, dans l'affrontement d'une petite bourgeoise et d'un artiste, le romancier ne se prononce pas en faveur de l'artiste, qui n'a pas le beau rôle, et qui gagne. C'est la petite bourgeoise qui est noble de cœur et de sentiments, et c'est elle qui perd et qui meurt. La déjante et la mort sont, chez Balzac, deux signes irrécusables de la grandeur morale d'un personnage. Et de la préférence du créateur. Le sujet aurait-il évolué ainsi sans le drame vécu par Laurence? Certainement pas.

L'histoire des Balzac, de la liaison avec la duchesse d'Abrantès et, surtout, le drame de Laurence, permettent de découvrir les motivations profondes d'une création. Ainsi importait-il de savoir d'où procéda l'idée de mêler l'histoire d'un mariage désastreux, l'intervention « fatale » des parents, et leur incompréhension à l'égard des artistes. Certains détails de la réalité peuvent aider à répondre à cette question. Le premier signe de l'incompréhension familiale à l'égard de Balzac créateur se manifesta lors de son séjour à Bayeux en 1822, et c'est alors qu'eut lieu le premier acte de la tragédie de Laurence. On voit comment les deux sujets ont pu se contaminer. Un

détail confirme ce point. P.-G. Castex a souligné que Sommerieux ressemble à Del Ryès, héros de Sténie. Dans cette œuvre des premiers débuts, Del Ryès, avant Sommerieux, faisait déjà de mémoire un portrait de la femme qu'il aime et ce portrait est couronné à une exposition. À propos du nom de Sommerieux, on peut noter qu'il existe une commune du nom de Bayeux où Balzac recevait de si pénibles lettres; des lettres de sa mère qui englobait dans le même opprobre le peintre de Clotilde de Lusignan et la femme de Montargis; des lettres de sa grand-mère qui terminait que Laurence et Honoré étaient également des « plâtes pour la meilleure [sic] des mères ». Au même moment donc s'était manifestée, pour l'artiste et pour la jeune femme, une terrible incompréhension de la famille.

L'année qui verra naître Gloire et malheur, Balzac avait déclaré pour la première fois et sans équivoque aux siens, dans une lettre à Laure du 14 février 1829 : « Je ne vous verrai qu'après l'apparition du Chouan et je vous prie de ne pas vous en entendre parler par personne, soit en bien soit en mal. Une famille et des amis sont incapables de juger un auteur. » Trois jours plus tôt, il lui avait déjà écrit : « Mais voilà, nous passons la vie à nous faire des peines inutiles. Quand on ne se comprend pas plus, l'éloignement est un bien, car des rapprochements donnent un supplice atroce. » Un supplice atroce, il faut peser ces mots.

Laurence, peut-être, l'aurait mieux comprise, et Mme de Berry. Et pourtant il les avait trahies toutes les deux, pour la même femme. En ouverture de La Comédie humaine, La Maison du chat-qui-pelote permet de découvrir combien le créateur de ce récit, déjà prêt à devenir « plus historien que romancier », observateur, « devineur » de génie, doit à son intelligence et à sa sensibilité. À son honnêteté aussi. S'il met dans son œuvre tant d'implications sociales, s'il dépasse l'anecdote et fait le romanesque, s'il va bien au delà du petit fait vrai,

1. Op. cit., p. 27, n. 2.

2. R. Piéron, « Balzac vu par les siens », *Les Études balzacques*, n° 7, p. 249-258.

3. Correspondance, t. I, p. 381 et 378.

il part du vrai et d'émotions, de réflexions nées de la vie même. Une sensibilité hors du commun ne permettrait pas à Balzac de vivre avec des drames « en série ». Il devait s'en défaire. Et, avec l'histoire qui forme la trame de Gloire et malheur, il se délie de l'histoire de Laurence. Si sa liaison avec la duchesse d'Abrantes n'avait pas commencé exactement pendant l'agonie de Laurence, si elle ne l'avait pas distrait alors du drame qui se jouait chez Laurence, créant chez lui un sentiment de culpabilité envers elle et, simultanément, envers la Dilceca — les deux seules créatures dont l'affection pour lui fut totale et sans calcul — La Maison du chat-qui-pelote aurait-elle été écrite ?

Au temps de Gloire et malheur, Balzac n'a pas encore condamné sa mère, cause première de la tragédie de Laurence comme des erreurs de sa propre vie sentimentale, et dont l'incorporation à l'égard de son amour lui causait un « sursis atroce ». Plus tard, dans Le lys dans la vallée, il changera Félix de Valdenesse de dire pour lui : « Margot tant de barrières épineuses, les sentiments instinctifs tiennent par tant de racines, la religieuse terreur insinuée par une mère de laquelle il coûte trop de désespérer conserve tant de liens, que la sublime erreur de notre amour se continua, jusqu'au jour où, plus avancés dans la vie, elle fut souverainement jugée. » Ce jour était arrivé lorsqu'il écrivit Le lys dans la vallée. Mais ce n'est pas un hasard si cette grande œuvre était déjà annoncée dès les dernières lignes de Gloire et malheur où, songeant encore à Angélique de Sommeville et déjà à Henriette de Mortsauf, songeant aussi aux folies de sa propre vie, Balzac écrit : « Les humbles et modestes fleurs, échoués dans les vallées, meurent peut-être quand elles sont transplantées trop près des cioux, aux régions où se forment les orages, où le soleil est brillant. »

ANNE-MARIE MEININGER.

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE.

DÉDIE À MADEMOISELLE MARIE DE MONTHEAUBI.

Au milieu de la rue Saint-Denis, presque au coin de la rue du Petit-Lion, existait naguère¹ une de ces maisons précieuses qui donnent aux historiens² la facilité de reconstruire par analogie l'ancien Paris³. Les murs menaçants de cette bicoque semblaient avoir été bariolés d'hieroglyphes. Quel autre nom le flâneur pouvait-il donner aux X et aux V que traçaient sur la façade les pices de bois transversales ou diagonales dessinées dans le badigeon par de petites lézardes parallèles ? Évidemment, au passage de la plus légère voiture, chacune de ces solives s'agitait dans sa mortaise. Ce vénérable édifice était surmonté d'un toit triangulaire dont aucun modèle ne se verra bientôt plus à Paris. Cette couverture, tordue par les intempéries du climat parisien, s'avancant de trois pieds sur la rue, autant pour garantir des eaux pluviales le seuil de la porte, que pour abriter le mur d'un grenier et sa lucarne sans appui. Ce dernier étage fut construit en planches clouées l'une sur l'autre comme des ardoises, afin sans doute de ne pas charger cette frêle maison⁴.

Par une matinée pluvieuse, au mois de mars⁵, un jeune homme, soigneusement enveloppé dans son manteau, se tenait sous l'avent de une boutique en face de ce vieux logis. A la vérité, ce débris de la bourgeoisie⁶ du seizième siècle offrait à l'observateur plus d'un problème à résoudre. A chaque étage, une singularité : au premier, quatre fenêtres longues, étroites, rapprochées l'une de l'autre, avaient des carreaux de bois dans leur

partie inférieure, afin de produire ce jour douteux à la faveur duquel un habile marchand prête aux étroffes la couleur souhaitée par ses chalands. Le jeune homme semblait plein de dédain pour cette partie essentielle de la maison, ses yeux ne s'y étaient pas encore arrêtés. Les fenêtres du second étage, dont les jalousies relevées laissaient voir, au travers de grands carreaux en verre de Bohême, de petits rideaux de mousseline rousse, ne l'intéressaient pas davantage. Son attention se portait particulièrement au troisième, sur d'humbles croisées dont le bois travaillé grossièrement aurait mérité d'être placé au Conservatoire des arts et métiers¹ pour y indiquer les premiers efforts de la menuiserie française. Ces croisées avaient de petites vitres d'une couleur bleue qui pu apercevoir les rideaux de toile à carreaux bleus qui cachèrent les mystères de cet appartement aux yeux des profanes. Parfois, cet observateur, ennuyé de sa contemplation sans résultat, ou du silence dans lequel la maison était ensevelie, ainsi que tout le quartier, abaissait ses regards vers les régions inférieures. Un sourire involontaire se dessinait alors sur ses lèvres, quand il revoyait la boutique où se rencontraient en effet des choses assez risibles. Une formidable pièce de bois, horizontalement appuyée sur quatre piliers qui paraissaient courbés par le poids de cette maison détrepée, avait été rechampié d'autant de couches de diverses peintures, que la joue d'une vieille duchesse en a reçu de rouge. Au milieu de cette large poutre magnifiquement sculptée, se trouvait un antique tableau représentant un chat qui pelotait. Cette toile causait la gaieté du jeune homme. Mais il faut dire que le plus spirituel des peintres modernes n'inventerait pas de charge si comique. L'animal tenait dans une de ses pattes de devant une raquette, aussi grande que lui, et se dressait sur ses pattes de derrière pour miter une énorme balle que lui renvoyait un gentilhomme en habit brodé. Dessin, couleurs, accessoires, tout était traité de manière à faire croire que l'artiste avait voulu se moquer du marchand et des passants. En attendant cette peinture naïve, le temps s'était rendu encore plus grotesque par quelques incertitudes qui devaient inquiéter de consciencieux Hansens. Ainsi la queue mouchetée du chat était découpée de telle sorte

qu'on pouvait la prendre pour un spectateur, tant la queue des chats de nos ancêtres était grosse, haute et fournie. À droite du tableau, sur un champ d'azur qui déguisait imparfaitement la pourriture du bois, les passants lisaient GURILLUMÉ², et à gauche, SUCCESSEUR DU SEUR CHEVREU. Le soleil et la pluie avaient rongé la plus grande partie de l'ornement paréimonieusement appliqué sur les lettres de cette inscription, dans laquelle ils remplaçaient les V et réciproquement, selon les lois de notre ancienne orthographe. Afin de rabattre l'orgueil de ceux qui croient que le monde devient de jour en jour plus spirituel, et que le moderne charlatanisme surpasse tout, il convient de faire observer ici que ces enseignes, dont l'étymologie semble bizarre, à plus d'un négociant parisien, sont les tableaux morts de vivants tableaux à l'aide desquels nos espérables ancêtres avaient réussi à amener les chalands dans leurs maisons. Ainsi la Truite-qui-file, le Singe-vert, etc., furent des animaux en cage dont l'adresse émerveillait les passants, et dont l'éducation prouvait la patience de l'industriel au quinzième siècle. De semblables curiosités enrichissaient plus vite leurs heureux possesseurs que les Proviences, les Bonne-foi, les Grâce-de-Dieu et les Découverte de saint Jean-Baptiste qui se voyent encore rue Saint-Denis³. Cependant l'incertain ne restait certes pas la pour admirer ce chat, qu'un moment d'attention suffisait à graver dans la mémoire. Ce jeune homme avait aussi ses singularités. Son manteau, plissé dans le goût des draperies antiques, laissait voir une élégante chausserie, d'autant plus remarquable au milieu de la boue parisienne, qu'il portait des bas de soie blancs dont les mouchetures attestaient son impatience. Il sortait sans doute d'une noce ou d'un bal, car à cette heure matinale, il tenait à la main des gants blancs⁴, et les boudes de ses cheveux noirs défrisés éparpillés sur ses épaules indiquaient une coiffure à la Caracalla, mise à la mode autant par l'École de David que par cet engouement pour les formes grecques et romaines qui marqua les premières années de ce siècle. Malgré le bruit que faisaient quelques mirafichets attardés passant au galop, pour se rendre à la grande halle, cette rue si agitée avait alors un calme dont la magie n'est connue que de ceux qui ont erré dans Paris désert, à ces heures

ou son tapage, un moment apaisé, tenait et s'entend dans le lointain comme la grande voix de la mer. Cet étrange jeune homme devait être aussi curieux pour les commerçants du Chat-qui-pelote, que le Chat-qui-pelote l'était pour lui. Une crayate éblouissante de blancheur tendait sa figure tourmentée; encore plus pâle qu'elle ne l'était réellement. Le feu tour à tour sombre et pétillant que jetaient ses yeux noirs s'harmoniait avec les contours bizarres de son visage, avec sa bouche large et sinuose, qui se contractait en souriant. Son front, ridé par une contrainte violente, avait quelque chose de fatal. Le front n'est-il pas ce qui se trouve de plus prophétique en l'homme? Quand celui de l'inconnu exprimait la passion, le visage qui s'y formait causait une sorte d'effroi par la vigueur avec laquelle ils se prononçaient; mais lorsqu'il reprenait son calme, si facile à troubler, il y respirait une grâce lumineuse, qui rendait attrayante cette physionomie où la joie, la douleur, l'amour, la colère, le dédain éclataient d'une manière si communicative que l'homme le plus froid en devait être impressionné. Cet inconnu se dépitait si bien au moment où l'on ouvrait précipitamment la lucarne, du grenier, qu'il n'y vit pas apparaître trois joyeuses figures rondelottes, blanches, roses, mais aussi communes que sont les figures du Commerce sculptées sur certains monuments. Ces trois faces, encadrées par la lucarne, rappelaient les têtes d'anges bouffis semés dans les nuages, qui accompagnaient le Père éternel. Les apprentis, restèrent les émanations de la rue avec une avidité, qui démontrait combien l'atmosphère de leur grenier était chaude et méphitique. Après avoir indiqué ce singulier factionnaire, le commis qui paraissait être le plus jovial disparut et revint en tenant à la main un instrument dont le métal inflexible a été récemment remplacé par un cuir souple; puis tous prirent une expression malicieuse en regardant le badaud qu'ils aspergèrent d'une pluie fine et blanche dont le parfum prouvait que les trois mentons venaient d'être rasés. Elevés sur la pointe de leurs pieds, et réfugiés au fond de leur grenier pour jouir de la colère de leur victime, les commis cessèrent de rire en voyant l'insouciant dédain avec lequel le jeune homme secoua son manteau, et le profond mépris que peignit sa figure quand il leva les yeux sur la lucarne

vide. En ce moment, une main blanche, et délicate, fit remonter vers l'imposte la partie inférieure d'une des grossières croisées du troisième étage, au moyen de ces coulisses dont le tourniquet laisse souvent tomber à l'improviste le lourd vitrage qu'il doit retenir. Le passant fut alors récompensé de sa longue attente. La figure d'une jeune fille, fraîche comme un de ces blancs calices qui fleurissent au sein des eaux, se montra couronnée d'une tuche en mousseline froissée qui donnait à sa tête un air d'innocence admirable. Quoique couverts d'une étoffe brune, son cou, ses épaules s'apercevaient, grâce à de légers interstices ménagés par les mouvements du sommeil. Aucune expression de contrainte n'altérait ni l'ingénuité de ce visage, ni le calme de ces yeux immortalisés par avance dans les sublimes compositions de Raphaël; c'était la même grâce, la même tranquillité de ces vierges devenues proverbiales. Il existait un charmant contraste produit par la jeunesse des joues de cette figure, sur laquelle le sommeil avait comme mis en relief une surabondance de vie, et par la vieillesse de cette fenêtre massive aux contours grossiers, dont l'appui était noir. Semblable à ces fleurs de jour qui n'ont pas encore au matin déplié leur tunique roulée par le froid des nuits, la jeune fille, à peine éveillée, laissa errer ses yeux bleus sur les toits voisins et regarda le ciel; puis, par une sorte d'habitude, elle les baissa sur les sombres régions de la rue, où ils rencontrèrent aussitôt ceux de son adorateur: la coquette ne la fit sans doute souffrir d'être vue en déshabillé, elle se retira vivement en arrière, le tourniquet tout usé tourna, la croisée redescendit avec cette rapidité qui, de nos jours, a valu un nom odieux à cette naïve invention de nos ancêtres, et la vision disparut. Pour ce jeune homme, la plus brillante des étoiles du matin semblait avoir été soudain cachée par un nuage.

Pendant ces petits événements, les lourds volets intérieurs qui défendaient le léger vitrage de la boutique du Chat-qui-pelote avaient été enlevés comme par magie. La vieille porte à heurtoir fut repliée sur le mur intérieur de la maison par un serviteur vraisemblablement content-pôtain de l'enseigne, qui d'une main tremblante y attacha le morceau de drap carré sur lequel était brodé en soie jaune le nom de *Guillaume, successeur de Chevrel*.

Il eût été difficile à plus d'un passant de deviner le genre de commerce de M. Guillaume. A travers les gros barreaux de fer qui protégeaient extérieurement sa boutique, à peine y apercevait-on des paquets enveloppés de toile brune aussi nombreux que des harengs quand ils traversent l'Océan. Malgré l'apparente simplicité de cette gothique façade, M. Guillaume était, de tous les marchands drapiers de Paris, celui dont les magasins se trouvaient toujours le mieux fournis, dont les relations avaient le plus d'étendue, et dont la probité commerciale ne souffrait pas le moindre soupçon. Si quelques-uns de ses confrères concluaient des marchés avec le gouvernement sans avoir la quantité de drap voulu, il était toujours prêt à la leur livrer, quelque considérable que fût le nombre de pièces soumissionnées. Le rusé négociant connaissait mille manières de s'attribuer le plus fort bénéfice sans se trouver obligé, comme eux, de courir chez des protecteurs, y faire des bassesses ou de riches présents. Si les confrères ne pouvaient le payer qu'en excellentes traites un peu longues, il indiquait son notaire comme un homme accommodant, et savait encore tirer une seconde mouture du sac, grâce à cet expédient qui faisait dire proverbiallement aux négociants de la rue Saint-Denis : « Dieu vous garde du notaire de M. Guillaume ! » pour désigner un escompte onctueux. Le vieux négociant se trouva debout comme par miracle, sur le seuil de sa boutique, au moment où le domestique se retira. M. Guillaume regarda la rue Saint-Denis, les boutiques voisines et le temps, comme un homme qui débarque au Havre et revoit la France après un long voyage. Bien convaincu que rien n'avait changé pendant son sommeil, il aperçut alors le passant en faction, qui, de son côté, contemplant le patriarche de la draperie, comme Humboldt dut examiner le premier gyronote électrique qu'il vit en Amérique. M. Guillaume portait de larges culottes de velours noir, des bas chinés, et des souliers carrés à boucles d'argent. Son habit à pans carrés, à basques carrées, à collet carré, enveloppait son corps légèrement voûté d'un drap verdâtre garni de grands boutons en métal blanc rougis par l'usage. Ses cheveux gris étaient si exactement aplatis et peignés sur son crâne jaune, qu'ils le faisaient ressembler à un champ sillonné. Ses petits yeux verts, percés comme avec

une vrille, flamboyaient sous deux arcs marqués d'une faible rougeur à défaut de sourcils. Les inquiétudes avaient tracé sur son front des rides horizontales aussi nombreuses que les plis de son habit. Cette figure blême annonçait la patience, la sagesse commerciale, et l'espèce de cupidité rusée que réclament les affaires. A cette époque on voyait moins rarement qu'aujourd'hui de ces vieilles familles où se conservaient, comme de précieuses traditions, les mœurs, les costumes caractéristiques de leurs professions, et restées au milieu de la civilisation nouvelle comme ces débris antédiluviens retrouvés par Cuvier dans les carrières. Le chef de la famille Guillaume était un de ces notables gardiens des anciens usages : on le surprénait à regretter le Prévôt des Marchands, et jamais il ne parlait d'un jugement du tribunal de commerce sans le nommer la *sentence des consuls*. Levé, sans doute en vertu de ces coutumes, le premier de sa maison, il attendait de pied ferme l'arrivée de ses trois commis, pour les gourmander en cas de retard. Ces jeunes disciples de Mercure ne connaissaient rien de plus redoutable que l'activité silencieuse avec laquelle le patron scrutait leurs visages et leurs mouvements, le lundi matin, en y recherchant les preuves ou les traces de leurs escapades. Mais, en ce moment, il était occupé à chercher le motif de la sollicitude avec laquelle le jeune homme en bas de soie et en manteau portait alternativement les yeux sur son enseigne et sur les profondeurs de son magasin. Le jour, devenu plus éclatant, permettrait d'y apercevoir le bureau grillagé, entouré de rideaux en vieille soie verte, où se tenaient les livres immenses, oracles muets de la maison. Le trop curieux étranger semblait convoiter ce petit local, y prendre le plan d'une salle à manger latérale, éclairée par un vitrage pratiqué dans le plafond, et d'où la famille réunie devait facilement voir, pendant ses repas, les plus légers accidents qui pouvaient arriver sur le seuil de la boutique. Un si grand amour pour son logis paraissait suspect à un négociant qui avait subi le régime du *Marxisme*. M. Guillaume pensait donc assez naturellement que cette figure sinistre en voulait à la caisse du Chat-qui-pelote. Après avoir discrètement joui du duel muet qui avait lieu entre son patron et l'inconnu

le plus âgé des commis hasarda de se placer sur la dalle où était M. Guillaume, en voyant le jeune homme contempler à la dérobée les croisées du troisième. Il fit deux pas dans la rue, leva la tête, et crut avoir aperçu Mlle Augustine Guillaume qui se retirait avec précipitation. Mecontent de la perspicacité de son premier commis, le drapier lui lança un regard de travers; mais tout à coup les craintes mutuelles que la présence de ce commis excitait dans l'âme du marchand et de l'amoureux passant excitait dans l'âme du marchand et de l'amoureux commis se calmèrent. L'inconnu héla un frère qui se rendait à une place voisine, et y monta rapidement en affectant une trompeuse indifférence. Ce départ mit un certain baume dans le cœur des autres commis, assez inquiets de retrouver la victime de leur plaisanterie.

« Hé bien, messieurs, qu'avez-vous donc à rester là, les bras croisés? dit M. Guillaume à ses trois néophytes. Mais autrefois, sarpejeu! quand j'étais chez le sieur Chevreil, j'avais déjà visité plus de deux pièces de drap. — Il faisait donc jour de meilleure heure », dit le second commis que cette tâche concernait.

Le vieux négociant ne put s'empêcher de sourire. Quoique deux de ces trois jeunes gens, confiés à ses soins par leurs pères, riches manufacturiers de Louviers et de Sedan, n'eussent qu'à demander cent mille francs pour les avoir, le jour où ils seraient en âge de s'établir, Guillaume croyait de son devoir de les tenir sous la férule d'un antique despotisme inconnu de nos jours dans les brillants magasins modernes dont les commis veulent être riches à trente ans! : il les faisait travailler comme des nègres. À eux trois, ces commis suffisaient à une besogne qui aurait mis sur les dents dix de ces employés dont le sphygmisme enfle aujourd'hui les colonnes du budget. Aucun bruit ne troublait la paix de cette maison solennelle, où les gonds semblaient toujours huilés, et dont le moindre meuble avait cette propriété respectable qui annonce un ordre et une économie sévères. Souvent, le plus espion des commis s'était amusé à écrire sur le fromage de Gruyère qu'on leur abandonnait au déjeuner, et qu'ils se plaisaient à respecter, la date de sa réception primitive. Cette malice et quelques autres semblables faisaient parfois sourire la plus jeune des deux filles de Guillaume, la jolie vierge qui venait d'apparaître au passant enchanté. Quoique chacun des apprentis, et

même le plus ancien, payât une forte pension, aucun d'eux n'eût été assez hardi pour rester à la table du patron au moment où le dessert y était servi. Lorsque Mme Guillaume parlait d'accommoder la salade, ces pauvres jeunes gens tremblaient en songeant avec quelle parcimonie sa prudente main savait y épancher l'huile. Il ne fallait pas qu'ils s'avisassent de passer une nuit dehors, sans avoir donné longtemps à l'avance un motif plausible à cette irrégularité. Chaque dimanche, et à tour de rôle, deux commis accompagnaient la famille Guillaume à la messe de Saint-Léon et aux vêpres. Mlles Virginie et Augustine, modestement vêtues d'indienne, prenaient chacune le bras d'un commis et marchaient en avant, sous les yeux perçants de leur mère, qui fermait ce petit cortège domestique avec son mari accoutumé par elle à porter deux gros paroissiens reliés en maroquin noir. Le second commis n'avait pas d'appointements. Quant à celui que douze ans de persévérance et de discrétion initiaient aux secrets de la maison, il recevait huit cents francs en récompense de ses labeurs. A certaines fêtes de famille, il était gratifié de quelques cadeaux auxquels la main sèche et ridée de Mme Guillaume donnait seule du prix : des bourses en fillet qu'elle avait soin d'emplir de coton pour faire valoir leurs dessins à jour, des bretelles fortement conditionnées, ou des paires de bas de soie bien lourdes. Quelquefois, mais rarement, ce premier ministre était admis à partager les plaisirs de la famille soit quand elle allait à la campagne, soit quand après des mois d'attente elle se décidait à user de son droit à demander, en louant une loge, une pièce à laquelle Paris ne pensait plus. Quant aux trois autres commis, la barrière de respect qui séparait jadis un maître drapier de ses apprentis était placée si fortement entre eux et le vieux négociant, qu'il leur eût été plus facile de voler une pièce de drap que de déranger cette auguste étiquette. Cette réserve peut paraître ridicule aujourd'hui; mais ces vieilles maisons étaient des écoles de mœurs et de probité. Les maîtres adoptaient leurs apprentis. Le linge d'un jeune homme était soigné, réparé, quelquefois renouvelé par la maîtresse de la maison. Un commis tombait-il malade, il devenait l'objet de soins vraiment maternels. En cas de danger, le patron prodiguait son

argent pour appeler les plus célèbres docteurs; car il ne répondait pas seulement des mœurs et du savoir de ces jeunes gens à leurs parents. Si l'un d'eux, honorable par le caractère, éprouvait quelque désastre, ces vieux négociants savaient apprécier l'intelligence qu'ils avaient développée, et n'hésitaient pas à confier le bonheur de leurs filles à celui auquel ils avaient pendant longtemps confié leurs fortunes. Guillaume était un de ces hommes antiques, et s'il en avait les ridicules, il en avait toutes les qualités; aussi Joseph Lebas, son premier commis, orphelin et sans fortune, était-il, dans son idée, le futur époux de Virginie sa fille aînée. Mais Joseph ne parageait point les pensées symétriques de son patron, qui, pour un empire, n'aurait pas marié sa seconde fille avant la première. L'infortuné commis se sentait le cœur entièrement pris pour Mlle Angustine la cadette. Afin de justifier cette passion, qui avait grandi secrètement, il est nécessaire de pénétrer plus avant dans les ressorts du gouvernement absolu qui régissait la maison du vieux marchand drapier.

Guillaume avait deux filles. L'aînée, Mlle Virginie, était tout le portrait de sa mère. Mme Guillaume, fille du sieur Chevrel, se tenait si droite sur la banquette de son comptoir, que plus d'une fois elle avait entendu des plaisants parler qu'elle y était empalée. Sa figure maigre et longue trahissait une dévotion outrée. Sans grâce et sans manières aimables, Mme Guillaume ornait habituellement sa tête presque sexagénaire d'un bonnet dont la forme était invariable et garni de barbes comme celui d'une veuve. Tout le voisinage l'appelait la sœur tourière. Sa parole était brève, et ses gestes avaient quelque chose des mouvements saccadés d'un télégraphe. Son oeil, clair comme celui d'un chat, semblait en vouloir à tout le monde de ce qu'elle était laide. Mlle Virginie, élevée comme sa jeune sœur sous les lois despotiques de leur mère, avait atteint l'âge de vingt-huit ans. La jeunesse atténuait l'air disgracieux que sa ressemblance avec sa mère donnait parfois à sa figure; mais la figure maternelle l'avait dotée de deux grandes qualités qui pouvaient tout contrebalancer : elle était douce et patiente. Mlle Angustine, à peine âgée de dix-huit ans, ne ressemblait ni à son père ni à sa mère. Elle était de ces filles qui, par l'absence de tout lien physique

avec leurs parents, font croire à ce dicton de prude : Dieu donne les enfants. Angustine était petite, ou, pour la mieux peindre, mignonne. Gracieuse et pleine de candeur, un homme du monde n'aurait pu reprocher à cette charmante créature que des gestes mesquins ou certaines attitudes communes, et parfois de la gêne. Sa figure silencieuse et immobile respirait cette mélancolie passagère qui s'empare de toutes les jeunes filles trop faibles pour oser résister aux volontés d'une mère. Toujours modestement vêtues, les deux sœurs ne pouvaient satisfaire la coquetterie innée chez la femme que par un luxe de propreté qui leur allait à merveille, et les mettait en harmonie avec ces comptoirs luisants, avec ces rayons sur lesquels le vieux domestique ne souffrait pas un grain de poussière, avec la simplicité antique de tout ce qui se voyait autour d'elles. Obligées par leur genre de vie à chercher des éléments de bonheur dans des travaux obscurs, Angustine et Virginie n'avaient donné jusqu'alors que du contentement à leur mère, qui s'applaudissait secrètement de la perfection du caractère de ses deux filles. Il est facile d'imaginer les résultats de l'éducation qu'elles avaient reçue. Elevées pour le commerce, habituées à n'entendre que des raisonnements et des calculs tristement mercantiles, n'ayant étudié que la grammaire, la tenue des livres, un peu d'histoire juive, l'histoire de France dans Le Ragois, et ne lisant que les auteurs dont la lecture leur était permise par leur mère, leurs idées n'avaient pas pris beaucoup d'étendue : elles savaient parfaitement tenir un ménage, elles connaissaient le prix des choses, elles appréciaient les difficultés que l'on éprouve à amasser l'argent, elles étaient économes et portaient un grand respect aux qualités du négociant. Malgré la fortune de leur père, elles étaient aussi habiles à faire des repries qu'à festonner; souvent leur mère parlait de leur apprendre la cuisine afin qu'elles sussent bien ordonner un dîner, et pussent gronder une cuisinière en connaissance de cause. Ignorant les plaisirs du monde et voyant comment s'éconlait la vie exemplaire de leurs parents, elles ne jetaient que bien rarement leurs regards au delà de l'enceinte de cette vieille maison patrimoniale qui, pour leur mère, était l'univers. Les réunions occasionnées par les solennités de famille

formaient tout l'avenir de leurs joies terrestres. Quand le grand salon situé au second étage devait recevoir Mme Roguin, une demoiselle Cheval, de quinze ans moins âgée que sa cousine et qui portait des diamants¹; le jeune Rabourdin, sous-chef aux Finances²; M. César Bironneau, riche parfumeur, et sa femme appelée Mme César; M. Camusot, le plus riche négociant en soieries de la rue des Bourdonnais³ et son beau-père M. Cardot⁴; deux ou trois vieux banquiers, et des femmes irréprochables; les apprêts nécessités par la manière dont l'argenterie, les porcelaines de Saxe, les bougies, les cristaux étaient empaquetés⁵ faisaient une diversion à la vie monotone de ces trois femmes qui allaient et venaient en se donnant autant de mouvement que des religieuses pour la réception de leur évêque. Puis, quand, le soir, fatiguées toutes trois d'avoir essuyé, frotté, débarrassé, mis en place les ornements de la fête, les deux jeunes filles aidaient leur mère à se coucher, Mme Guillaume leur disait : « Nous n'avons rien fait aujourd'hui, mes enfants ! » Lorsque, dans ces assemblées solennelles, la secour tourière permettait de danser en confiant les parties de boïston, de whist⁶ et de tritrac¹ dans sa chambre à coucher, cette concession était comptée parmi les félicités les plus inespérées, et causait un bonheur égal à celui d'aller à deux ou trois grands bals où Guillaume menait ses filles à l'époque du carnaval. Enfin, une fois par an, l'honnête drapier donnait une fête pour laquelle il n'épargnait rien. Quelque riches et élégantes que fussent les personnes invitées, elles se gardaient bien d'y manquer; car les maisons les plus considérables de la place avaient recours à l'immense crédit, à la fortune ou à la vieille expérience de M. Guillaume. Mais les deux filles de ce digne négociant ne profiteraient pas autant qu'on pourrait le supposer des enseignements que le monde offre à de jeunes âmes. Elles apporteraient dans ces réunions, inscrites d'ailleurs sur le carnet d'échéances de la maison, des parures dont la mesquinerie les faisait rougir. Leur manière de danser n'avait rien de remarquable, et la surveillance maternelle ne leur permettrait pas de soutenir la conversation autrement que par Oui et Non avec leurs cavaliers. Puis la loi de la vieille enseignée du Chat-qui-pelote leur ordonnait d'être rentrées à onze heures, moment

où les bals et les fêtes commencent à s'animer¹. Ainsi leurs plaisirs, en apparence assez conformes à la fortune de leur père, devenaient souvent insipides par des circonstances qui tenaient aux habitudes et aux principes de cette famille. Quant à leur vie habituelle, une seule observation achèvera de la peindre. Mme Guillaume exigeait que ses deux filles fussent habillées de grand matin, qu'elles descendissent tous les jours à la même heure, et soumettaient leurs occupations à une régularité monastique². Cependant Augustine avait reçu du hasard une âme assez élevée pour sentir le vide de cette existence. Parfois ses yeux bleus se relevaient comme pour interroger les profondeurs de cet escalier sombre et de ces magasins humides. Après avoir sondé ce silence de cloître³, elle semblait écouter de loin de confuses révélations de cette vie passionnée qui met les sentiments à un plus haut prix que les choses. En ces moments son visage se colorait, ses mains inactives laissaient tomber la blanche mousseline sur le chêne poli du comptoir, et bientôt sa mère lui disait d'une voix qui restait toujours aigre même dans les tons les plus doux : « Augustine ! à quoi pensez-vous donc, mon bijou ? » Peut-être *Hippolyte conte de Douglas* et *Le Comte de Comminges*, deux romans trouvés par Augustine dans l'armoire d'une cuisinière récemment renvoyée par Mme Guillaume⁴, contribuèrent-ils à développer les idées de cette jeune fille qui les avait furtivement dévorés pendant les longues nuits de l'hiver précédent⁵. Les expressions de désir vague, la voix douce, la peau de jasmin et les yeux bleus d'Augustine⁶ avaient donc allumé dans l'âme du pauvre Lebas un amour aussi violent que respectueux. Par un caprice facile à comprendre, Augustine ne se sentait aucun goût pour l'orphelin ; peut-être était-ce parce qu'elle ne se savait pas aimée par lui. En revanche, les longues jambes, les cheveux châtrains, les gros mains et l'encolure vigoureuse du premier commis avaient trouvé une secrète admiration dans Mlle Virginie, qui, malgré ses cinquante mille écus de dot, n'était demandée en mariage par personne. Rien de plus naturel que ces deux passions inverses nées dans le silence de ces comptoirs obscurs comme fleurissent des violettes dans la profondeur d'un bois. La muette et constante contemplation qui réunissait

les yeux de ces jeunes gens par un besoin violent de distraction au milieu de travaux obstinés et d'une paix religieuse, devrait tôt ou tard exciter des sentiments d'amour. L'habitude de voir une figure y fait découvrir insensiblement les qualités de l'âme, et finir par en effacer les défauts.

« Au train dont y va cet homme, nos filles ne tarderont pas à se mettre à genoux devant un prétendu ! » se dit M. Guillaume en lisant le premier décret par lequel Napoléon anticha sur les classes de conscrits.

Des ce jour, désespéré de voir sa fille aînée se faner, le vieux marchand se souvint d'avoir épousé Mlle Cheval à peu près dans la situation où se trouvaient Joseph Lebas et Virginie. Quelle belle affaire que de marier sa fille et d'acquitter une dette sacrée, en rendant à un orphelin le bienfait qu'il avait reçu jadis de son prédécesseur dans les mêmes circonstances ! Âgé de trente-trois ans, Joseph Lebas pensait aux obstacles que quinze ans de différence mettaient entre Augustine et lui. Trop perspicace d'ailleurs pour ne pas deviner les desseins de M. Guillaume, il en connaissait assez les principes inexorables pour savoir que jamais la cadette ne se marierait avant l'aînée. Le pauvre commis, dont le cœur était aussi excellent que ses jambes étaient longues et son buste épais, souffrait donc en silence. Tel était l'état des choses dans cette petite république, qui, au milieu de la rue Saint-Denis, ressemblait assez à une succursale de la Trappe. Mais pour rendre un compte exact des événements extérieurs comme des sentiments, il est nécessaire de remonter à quelques mois avant la scène par laquelle commence cette histoire. À la nuit tombante, un jeune homme passant devant l'obscur boutique du Chat-qui-pelote y était resté un moment en contemplation à l'aspect d'un tableau qui aurait arrêté tous les peintres du monde. Le magasin, n'étant pas encore éclairé, formait un plan noir au fond duquel se voyait la salle à manger du marchand. Une lampe astrale y répandait ce jour jaune qui donne tant de grâce aux tableaux de l'école hollandaise. Le linge blanc, l'argenterie, les cristaux formaient de brillants accessoires qu'embellissaient encore de vives oppositions entre l'ombre et la lumière. La figure du père de famille et celle de sa femme, les visages des commes et les formes

pures d'Augustine, à deux pas de laquelle se tenait une grosse fille jouffluë, composaient un groupe si curieux ; ces têtes étaient si originales, et chaque caractère avait une expression si franche ; on devinait si bien la paix, le silence et la modeste vie de cette famille, que, pour un artiste accoutumé à exprimer la nature, il y avait quelque chose de désespérant à vouloir rendre cette scène fortuite. Ce passant était un jeune peintre, qui, sept ans auparavant, avait remporté le grand prix de peinture. Il revenait de Rome. Son âme nourrie de poésie, ses yeux rassasiés de Raphaël et de Michel-Ange, avaient soif de la nature vraie, après une longue habitation du pays pompeux où l'art à jeté partout son grandiose. Faux ou juste, tel était son sentiment personnel. Abandonné longtemps à la fougue des passions italiennes, son cœur demandait une de ces vieilles modestes et recueillies que, malheureusement, il n'avait su trouver qu'en peinture à Rome. De l'enthousiasme imprimé à son âme exaltée par le tableau naturel qu'il contemplait, il passa naturellement à une profonde admiration pour la figure point; par une disposition de la lampe dont la lumière tombait entièrement sur son visage, son buste semblait se mouvoir dans un cercle de feu qui détachait plus vivement les contours de sa tête et l'illuminait d'une manière quasi surnaturelle. L'artiste la compara involontairement à un ange exilé qui se souvient du ciel. Une sensation presque inconnue, un amour limpide et bouillonnant inonda son cœur. Après être demeuré pendant un moment comme écrasé sous le poids de ses idées, il s'arracha à son bonheur, rentra chez lui, ne mangea pas, ne dormit point. Le lendemain, il entra dans son atelier pour n'en sortir qu'après avoir déposé sur une toile la magie de cette scène dont le souvenir l'avait en quelque sorte fanatisé. Sa félicité fut incomplète tant qu'il ne posséda pas un fidèle portrait de son idole. Il passa plusieurs fois devant la maison du Chat-qui-pelote; il osa même y entrer une ou deux fois sous le masque d'un déguisement, afin de voir de plus près la ravissante créature que Mme Guillaume couvrait de son aile. Pendant huit mois entiers, adonné à son amour, à ses pinceaux, il resta invisible pour ses amis les plus intimes, oubliant le monde, la poésie, le théâtre, la

musique, et ses plus chères habitudes. Un matin, Girodet força toutes ces consignes que les artistes connaissent et savait étudier, parvint à lui, et le révéilla par cette demande : « Que mettras-tu au Salon ? » L'artiste saisit la main de son ami, l'entraîne à son atelier, découvre un petit tableau de chevalet et un portrait. Après une lente et aride contemplation des deux chefs-d'œuvre, Girodet saute au cou de son camarade et l'embrasse, sans trouver de paroles. Ses émotions ne pouvaient se rendre que comme il les sentait, d'âme à âme.

« Tu es amoureux ? » dit Girodet.

Tous deux savaient que les plus beaux portraits de Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci sont dus à des sentiments exaltés, qui, sous diverses conditions, engendrent d'ailleurs tous les chefs-d'œuvre. Pour toute réponse, le jeune artiste inclina la tête.

« Es-tu heureux de pouvoir être amoureux ici, en revenant d'Italie ! Je ne te conseille pas de mettre de telles œuvres au Salon, ajouta le grand peintre. Vois-tu, ces deux tableaux n'y seraient pas sentis. Ces couleurs vraies, ce travail prodigieux ne peuvent pas encore être appréciés, le public n'est plus accoutumé à tant de profondeur. Les tableaux que nous peignons, mon bon ami, sont des écrans, des paravents. Tiens, faisons plutôt des vers, et traduisons les Anciens ! Il y a plus de gloire à en attendre, que de nos malheureuses toiles. »

Malgré cet avis charitable, les deux toiles furent exposées. La scène d'intérieur fit une révolution dans la peinture. Elle donna naissance à ces tableaux de genre dont la prodigieuse quantité importée à toutes nos expositions pourrait faire croire qu'ils s'obtiennent par des procédés purement mécaniques. Quant au portrait, il est peu d'artistes qui ne gardent le souvenir de cette toile vivante à laquelle le public, quelquefois juste en masse, laissa la couronne que Girodet y plaça lui-même. Les deux tableaux furent entourés d'une foule immense. On s'y tua, comme disent les femmes. Des spéculateurs, des grands seigneurs couvrirent ces deux toiles de doubles napoléons, l'artiste refusa obstinément de les vendre, et refusa d'en faire des copies. On lui offrit une somme énorme pour les laisser graver, les marchands ne furent pas plus heureux que ne l'avaient été les amateurs. Quoique cette aventure occupât le

monde, elle n'était pas de nature à parvenir au fond de la petite Thébéide de la rue Saint-Denis; néanmoins, en venant faire une visite à Mme Guillaume, la femme du notaire parla de l'exposition devant Augustine, qu'elle aimait beaucoup, et lui en expliqua le but. Le babil de Mme Roguin inspira naturellement à Augustine le désir de voir les tableaux, et la hardiesse de demander secrètement à sa cousine de l'accompagner au Louvre. La cousine réussit dans la négociation qu'elle entama auprès de Mme Guillaume, pour obtenir la permission d'arracher sa petite cousine à ses tristes travaux pendant environ deux heures. La jeune fille pénétra donc, à la fin tremblante comme une feuille de bouleau, quand elle se reconnaît. Elle eut peur et regarda autour d'elle pour rejoindre Mme Roguin, de qui elle avait été séparée par un flot de monde. En ce moment ses yeux effrayés rencontrèrent la figure enflammée du jeune peintre. Elle se rappela tout à coup la physiognomie d'un promoteur que, curieuse, elle avait souvent remarqué, en croyant que c'était un nouveau voisin.

« Vous voyez ce que l'amour m'a inspiré », dit l'artiste à Porelle de la timide créature qui resta tout épouvantée de ces paroles.

Elle trouva un courage surnaturel pour fendre la presse, et pour rejoindre sa cousine encore occupée à percer la masse du monde qui l'empêchait d'arriver jusqu'au tableau.

« Vous seriez étouffée, s'écria Augustine, partons ! »

Mais il se rencontre, au Salon, certains moments pendant lesquels deux femmes ne sont pas toujours libres de diriger leurs pas dans les galeries. Mlle Guillaume et sa cousine furent poussées à quelques pas du second tableau, par suite des mouvements irréguliers que la foule leur imprima. Le hasard voulut qu'elles eussent la facilité d'approcher ensemble de la toile illustrée par la mode, d'accord cette fois avec le talent. L'exclamation de surprise que jeta la femme du notaire se perdit dans le brouhaha et les bourdonnements de la foule; quant à Augustine, elle pleura involontairement à l'aspect de cette merveilleuse scène, et par un sentiment presque inexplicable, elle mit un doigt sur ses lèvres en apercevant à deux pas d'elle la figure extatique du jeune

artiste. L'inconnu répondit par un signe de tête et désigna Mme Roguin, comme un trouble-fête, afin de monter à Augustine qu'elle était comprise. Cette pantomime jeta comme un braslet dans le corps de la pauvre fille qui se trouva criminelle, en se figurant qu'il venait de se conclure un pacte entre elle et l'artiste. Une chaleur étouffante, le continué aspect des plus brillantes toilettes, et l'étourdissement que produisaient sur Augustine la variété des couleurs, la multitude des figures vivantes ou peintes, la profusion des cadres d'or, lui firent éprouver une espèce d'enivrement qui redoubla ses craintes. Elle se serait peut-être évanouie, si, malgré ce chaos de sensations, il ne s'était élevé au fond de son cœur une jouissance inconnue qui vivifia tout son être. Néanmoins, elle se crut sous l'empire de ce démon dont les terribles pièges lui étaient prédits par la tonnante parole des prédicateurs. Ce moment fut pour elle comme un moment de folie. Elle se vit accompagnée jusqu'à la voiture de sa cousine par ce jeune homme resplendissant de bonheur et d'amour. En proie à une irritation tout nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, Augustine écouta la voix éloquente de son cœur, et regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble qui la saisissait. Jamais l'incarnat de ses joues n'avait formé de plus vigoureux contrastes avec la blancheur de sa peau. L'artiste aperçut alors cette beauté dans toute sa fleur, cette pudeur dans toute sa gloire. Augustine éprouva une sorte de joie mêlée de terreur, en pensant que sa présence causait la félicité de celui dont le nom était sur toutes les lèvres, dont le talent donnait l'immortalité à de passagères images. Elle était aimée! Il lui était impossible d'en douter. Quand elle ne vit plus l'artiste, ces paroles simples retentissaient encore dans son cœur: « Vous voyez ce que l'amour m'a inspiré. » Et les palpitations devenues plus profondes lui semblèrent une douleur, tant son sang plus ardent réveilla dans son être de puissances inconnues. Elle feignit d'avoir un grand mal de tête pour éviter de répondre aux questions de sa cousine relativement aux tableaux; mais, au retour, Mme Roguin ne put s'empêcher de parler à Mme Guillaume de la célérité obtenue par le Chat-qui-pelote, et Augustine trembla de tous ses membres en entendant dire à sa mère qu'elle irait au

Salon pour y voir sa maison. La jeune fille insista de nouveau sur sa souffrance, et obtint la permission d'aller se coucher.

« Voilà ce qu'on gagne à tous ces spectacles, s'écria M. Guillaume, des maux de tête. Est-ce donc bien amusant de voir en peinture ce qu'on rencontre tous les jours dans notre rue? Ne me parlez pas de ces artistes qui sont, comme vos auteurs, des meure-de-faim. Que diable ont-ils besoin de prendre ma maison pour la vilipender dans leurs tableaux? »

— Cela pourra nous faire vendre quelques aunes de drap de plus », dit Joseph Lebas.

Cette observation n'empêcha pas que les arts et la pensée ne fussent condamnés encore une fois au tribunal du Négocier. Comme on doit bien le penser, ces discours ne domèrent pas grand espoir à Augustine, qui se livra pendant la nuit à la première méditation de l'amour. Les événements de cette journée furent comme un songe qu'elle se plut à reproduire dans sa pensée. Elle s'initia aux craintes, aux espérances, aux remords, à toutes ces ondulations de sentiment qui devaient bercer un cœur simple et timide comme le sien. Quel vide elle reconnut dans cette noire maison, et quel trésor elle trouva dans son âme! Être la femme d'un homme de talent, partager sa gloire! Quels ravages cette idée ne devait-elle pas faire au cœur d'une enfant élevée au sein de cette famille? Quelle espérance ne devrait-elle pas éveiller chez une jeune personne qui, nourrie jusqu'alors de principes vulgaires, avait désiré une vie élégante? Un rayon de soleil était tombé dans cette prison. Augustine aimait tout à coup. En elle tant de sentiments étaient flattés à la fois, qu'elle succomba sans rien calculer. A dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme entre le monde et les yeux d'une jeune fille? Incapable de deviner les rudes chocs qui résultent de l'alliance d'une femme aimante avec un homme d'imagination, elle crut être appelée à faire le bonheur de celui-ci, sans apercevoir aucune dispartie entre elle et lui. Pour elle, le présent fut tout l'avenir. Quand le lendemain son père et sa mère revinrent du Salon, leurs figures attristées annonchèrent quelque désappointement. D'abord, les deux tableaux avaient été retirés par le peintre; puis, Mme Guillaume avait perdu son châle de cachemire.

Apprendre que les tableaux venaient de disparaître après sa visite au Salon fut pour Augustine la révélation d'une délicatesse de sentiment que les femmes savent toujours apprécier, même instinctivement.

Le matin où, rentrant d'un bal, Théodore² de Saint-rieux, tel était le nom que la renommée avait apporté dans le cœur d'Augustine, fut aspergé par les commis du Chat-qui-pelote pendant qu'il attendait l'apparition de sa naïve amie, qui ne le savait certes pas là, les deux amants se voyaient pour la quatrième fois seulement depuis la scène du Salon. Les obstacles que le régime de la maison Guillaume opposait au caractère fougueux de l'artiste dominaient à sa passion pour Augustine une violence facile à concevoir. Comment aborder une jeune fille assise dans un comptoir entre deux femmes telles que Mlle Virginie et Mme Guillaume, comment correspondre avec elle, quand sa mère ne la quittait jamais? Habile, comme tous les amants, à se forger des malheurs, Théodore se créait un rival dans l'un des commis, et mettait les autres dans les intérêts de son rival. S'il échappait à tant d'Argus, il se voyait échouant sous les yeux sévères du vieux négociant ou de Mme Guillaume. Partout des barrières; partout le désespoir! La violence même de sa passion empêchait le jeune peintre de trouver ces expédients ingénieux qui, chez les prisonniers comme chez les amants, semblent être le dernier effort de la raison échauffée par un sauvagement de liberté ou par le feu de l'amour. Théodore tournait alors dans le quartier avec l'activité d'un fou, comme si le mouvement pouvait lui suggérer des ruses. Après s'être bien tourmenté l'imagination, il inventa de gagner à prix d'or la servante joufflu. Quelques lettres furent donc échangées de loin en loin pendant la quinzaine qui suivit la malencontreuse matinée où M. Guillaume et Théodore s'étaient si bien examinés. En ce moment, les deux jeunes gens étaient convenus de se voir à une certaine heure du jour et le dimanche, à Saint-Leu, pendant la messe et les vêpres. Augustine avait envoyé à son cher Théodore la liste des parents et des amis de la famille, chez lesquels le jeune peintre tâchait d'avoir accès afin d'intéresser à ses amoureuses pensées, s'il était possible, une de ces âmes occupées d'argent, de commerce, et auxquelles une passion

véritable devait sembler la spéculation la plus monstrueuse, une spéculation inouïe. D'ailleurs, rien ne changea dans les habitudes du Chat-qui-pelote. Si Augustine fut distraite, si, contre toute espèce d'obéissance aux lois de la charité domestique, elle monta à sa chambre pour y aller, grâce à un pot de fleurs, établir des signaux; si elle soupirta, si elle pensa enfin, personne, pas même sa mère, ne s'en aperçut. Cette circonstance causera quelque surprise à ceux qui auront compris l'esprit de cette maison, où une pensée entachée de poésie devait produire un contraste avec les êtres et les choses, où personne ne pouvait se permettre ni un geste, ni un regard qui ne fussent vus et analysés. Cependant rien de plus naturel: le vaisseau si tranquille qui naviguait sur la mer orageuse de la place de Paris, sous le pavillon du Chat-qui-pelote, était la proie d'une de ces tempêtes qu'on pourrait nommer équinociales à cause de leur retour périodique. Depuis quinze jours, les cinq² hommes de l'équipage, Mme Guillaume et Mlle Virginie s'adonnaient à ce travail excessif désigné sous le nom d'*inventaire*. On rennait tous les ballots et l'on vérifiait l'annage des pièces pour s'assurer de la valeur exacte du coupon restant. On examinait soigneusement la carte appendue au paquet pour reconnaître en quel temps les draps avaient été achetés. On fixait le prix actuel. Toujours debout, son aune à la main, la plume derrière l'oreille, M. Guillaume ressemblait à un capitaine commandant la manœuvre. Sa voix aiguë, passant par un judas pour interroger la profondeur des écoutilles du magasin d'en bas, faisait entendre ces barbares locutions du commerce qui ne s'exprime que par énigmes: « Combien d'H-N-Z? — Enlevé. — Que reste-t-il de Q-X? — Deux aunes. — Quel prix? — Cinq-cinq-trois. — Portez à trois A tout J.-J, tout M-P, et le reste de V-D-O². » Mille autres phrases tout aussi intelligibles ronflaient à travers les comptoirs comme des vers de la poésie moderne que des romantiques se seraient cités afin d'entretenir leur enthousiasme pour un de leurs poètes. Le soir, Guillaume, enfermé avec son commis et sa femme, soldait les comptes, portait à nouveau, écrivait aux retardataires, et dressait des factures. Tous trois préparaient ce travail immense dont le résultat tenait sur un carré de papier tellière³, et prouvait à la maison Guillaume qu'il existait

tant en argent, tant en marchandises, tant en traites et billets; qu'elle ne devait pas un sou, qu'il lui était dû cent ou deux cent mille francs; que le capital avait augmenté; que les fermes, les maisons, les rentes allaient être ou arrondies, ou réparées, ou doublées. De là résultait la nécessité de recommencer avec plus d'ardeur que jamais à ramasser de nouveaux écus, sans qu'il vînt en tête à ces courageux fournis de se demander : A quoi bon? À la faveur de ce tumulte annuel, l'heureuse Augustine échappait à l'investigation de ses Argus. Enfin, un samedi soir, la clôture de l'inventaire eut lieu. Les chiffres du total actif offrirent assez de zéros pour qu'en cette circonstance Guillaume levât la consigne sévère qui régnait toute l'année au dessert. Le soumois drapier se frota les mains, et permit à ses commis de rester à sa table. À peine chacun des hommes de l'équipage achevait-il son petit verre d'une liqueur de ménage, on entendit le roulement d'une voiture. La famille alla voir *Cendrillon* aux Variétés, tandis que les deux derniers commis reçurent chacun un écu de six francs et la permission d'aller où bon leur semblerait, pourvu qu'ils fussent rentrés à minuit.

Malgré cette débauche, le dimanche matin, le vieux marchand drapier fit sa barbe dès six heures, endossa son habit marron dont les superbes reflets lui causaient toujours le même contentement, il attacha des boucles d'or aux oreilles de son ample culotte de soie; puis, vers sept heures, au moment où tout dormait encore dans la maison, il se dirigea vers le petit cabinet attenant à son magasin du premier étage. Le jour y venait d'une croisée armée de gros barreaux de fer, et qui donnait sur une petite cour carrée formée de murs si noirs qu'elle ressemblait assez à un puits. Le vieux négociant ouvrit lui-même ces volets garnis de tôle qu'il connaissait si bien, et releva une moitié du vitrage en le faisant glisser dans sa coulisse. L'air glacé de la cour vint rafraîchir la chaude atmosphère de ce cabinet, qui exhalait l'odeur particulière aux bureaux. Le marchand resta debout la main posée sur le bras crasseux d'un fauteuil de canne doublé de maroquin dont la couleur primitive était effacée, il semblait hésiter à s'y asseoir. Il regarda d'un air attendri le bureau à double pupitre, où la place de sa femme se trouvait ménagée, dans le côté opposé à la sienne, par

une petite arcade pratiquée dans le mur. Il contempla les cartons numérotés, les ficelles, les ustensiles, les fers à marquer le drap, la caisse, objets d'une origine immémoriale, et crut se revoir devant l'ombre évoquée du sieur Chevrel. Il avança le même tabouret sur lequel il s'était jadis assis en présence de son défunt patron. Ce tabouret garni de cuir noir, et dont le cri s'échappait depuis longtemps par les coins mais sans se perdre, il le plaça d'une main tremblante au même endroit où son prédécesseur l'avait mis; puis, dans une agitation difficile à décrire, il tira la sonnette qui correspondait au chevet du lit de Joseph Lebas. Quand ce coup décisif eut été frappé, le vieillard, pour qui ces souvenirs furent sans doute trop lourds, prit trois ou quatre lettres de change qui lui avaient été présentées, et les regardait sans les voir, quand Joseph Lebas se montra soudain.

« Asseyez-vous là », lui dit Guillaume en lui désignant le tabouret.

Comme jamais le vieux maître drapier n'avait fait asseoir son commis devant lui, Joseph Lebas tressaillit.

« Que pensez-vous de ces traites, demanda Guillaume.

— Elles ne seront pas payées.

— Comment?

— Mais j'ai su qu'avant-hier Etienne et compagnie ont fait leurs paiements en or.

— Oh! oh! s'écria le drapier, il faut être bien malade pour laisser voir sa bile. Parlons d'autre chose. Joseph, l'inventaire est fini.

— Oui, monsieur, et le dividende est un des plus beaux que vous ayez eus.

— Ne vous servez donc pas de ces nouveaux mots. Dites le produit, Joseph. Savez-vous, mon garçon, que c'est un peu à vous que nous devons ces résultats! aussi, ne veux-je plus que vous ayez d'appointements. Mme Guillaume m'a donné l'idée de vous offrir un intérêt. Hein, Joseph! Guillaume et Lebas, ces mots ne feraient-ils pas une belle raison sociale? On pourrait mettre *et compagnie* pour arrondir la signature.

Les larmes vinrent aux yeux de Joseph Lebas qui s'efforça de les cacher. « Ah, monsieur Guillaume! comment ai-je pu mériter tant de bontés? Je n'ai fait que mon devoir. C'était déjà tant que de vous intéresser à un pauvre orph... »

Il brossait le parement de sa manche gauche avec la manche droite, et n'osait regarder le vieillard qui sou-
rait en pensant que ce modeste jeune homme avait sans
doute besoin, comme lui autrefois, d'être encouragé
pour rendre l'explication complète.

« Cependant, reprit le père de Virginie, vous ne
méritez pas beaucoup cette faveur, Joseph ! Vous ne
mettez pas en moi autant de confiance que j'en mets en
vous. (Le commis releva brusquement la tête.) Vous
avez le secret de la caisse. Depuis deux ans je vous ai
dit presque toutes mes affaires. Je vous ai fait voyager
en fabrique. Enfin, pour vous, je n'ai rien sur le cœur.
Mais vous?... Vous avez une inclination, et ne m'en
avez pas touché un seul mot. (Joseph Lebas rougit.)
Ah ! ah ! s'écria Guillaume, vous pensez donc tromper
un vieux tenard comme moi ? Moli à qui vous avez vu
deviner la faillite Lecoq^e.

— Comment, monsieur ? répondit Joseph Lebas en
examinant son patron avec autant d'attention que son
patron l'examinait, comment, vous sauriez qui j'aime ?
— Je sais tout, zaurien, lui dit le respectable et rusé
marchand en lui tordant le bout de l'oreille. Et je te
pardonne, j'ai fait de même.

— Et vous me l'accorderiez ?
— Oui, avec cinquante mille écus, et je t'en laisserai
autant, et nous marcherons sur nouveaux frais avec une
nouvelle raison sociale. Nous brasserons encore des
affaires, garçon, s'écria le vieux marchand en se levant
et agitant ses bras. Vois-tu, mon gendre, il n'y a que le
commerce ! Ceux qui se demandent quels plaisirs on y
trouve sont des imbécilles. Être à la piste des affaires,
savoir gouverner sur la place, attendre avec anxiété,
comme au jeu, si les Étienne et compagnie font faillite,
voir passer un régiment de la Garde impériale habillé
de notre drap, donner un croc-en-jambe au voisin,
loyalement s'entendre fabriquer à meilleur marché
que les autres ; suivre une affaire qu'on ébauche, qui
commence, grandit, chancelle et réussit ; connaître comme
un ministre de la police tous les ressorts des maisons de
commerce pour ne pas faire fausse route ; se tenir debout
devant les naufrages ; avoir des amis, par correspondance,
dans toutes les villes manufacturières, n'est-ce pas un jeu
perpétuel, Joseph ? Mais c'est vivre, ça ! Je mourrai dans

ce tracas-là, comme le vieux Chevrel, n'en prenant
cependant plus qu'à mon aise. » Dans la chaleur de sa
plus forte improvisation, le père Guillaume n'avait
presque pas regardé son commis qui pleurait à chaudes
larmes. « Eh bien ! Joseph, mon pauvre garçon, qu'as-tu
donc ?

— Ah ! je t'aime tant, tant, monsieur Guillaume, que
le cœur me manque, je crois...

— Eh bien ! garçon, dit le marchand attendant, tu es
plus heureux que tu ne crois, sarpejeu, car elle t'aime.
Je le sais, moi ! »

Et il cligna ses deux petits yeux verts en regardant
son commis.

« Mademoiselle Angustine, mademoiselle Angustine ! »
s'écria Joseph Lebas dans son enthousiasme.

Il allait s'élaner hors du cabinet, quand il se sentit
arrêté par un bras de fer, et son patron stupéfait le
ramena vigoureusement devant lui.

« Qu'est-ce que fait donc Angustine dans cette affaire-
là ? demanda Guillaume dont la voix glaça sur-le-champ
le malheureux Joseph Lebas.

— N'est-ce pas elle... que... j'aime ? » dit le commis
en balbutiant.

Déconcerté de son défaut de perspicacité, Guillaume
se rassit et mit sa tête pointue dans ses deux mains pour
réfléchir à la bizarre position dans laquelle il se trouvait.
Joseph Lebas honteux et au désespoir resta debout.

« Joseph, reprit le négociant avec une dignité froide,
je vous parlais de Virginie. L'amour ne se commande
pas, je le sais. Je connais votre discrétion, nous oublie-
rons cela. Je ne marierai jamais Angustine avant Virginie.
Votre intérêt sera de dix pour cent. »

Le commis, auquel l'amour donna je ne sais quel
degré de courage et d'éloquence, joignit les mains, prit
la parole, parla pendant un quart d'heure à Guillaume
avec tant de chaleur et de sensibilité, que la situation
changea. S'il s'était agi d'une affaire commerciale,
le vieux négociant aurait eu des règles fixes pour prendre
une résolution ; mais, jeté à mille lieues du commerce,
sur la mer des sentiments, et sans boussole, il flotta
irrésolu devant un événement si original, se disait-il.
Entraîné par sa bonté naturelle, il battit un peu la
campagne.

« Et diantre, Joseph, tu n'es pas sans savoir que j'ai eu mes deux enfants à dix ans de distance ! Mlle Chevel n'était pas belle, elle n'a cependant pas à se plaindre de moi. Fais donc comme moi. Enfin, ne pleure pas, es-tu bête ? Que veux-tu ? cela s'arrangera peut-être, nous verrons. Il y a toujours moyen de se tirer d'affaire. Nous autres hommes nous ne sommes pas toujours comme des Céladons pour nos femmes. Tu m'entends ? Mme Guillaume est dévote, et... Allons, sarpelou, mon enfant, donne ce matin le bras à Augustine pour aller à la messe. »

Telles furent les phrases jetées à l'aventure par Guillaume. La conclusion qui les terminait ravit l'amoureux commis : il songeait déjà pour Mlle Virginie à l'un de ses amis, quand il sortit du cabinet enfumé en serrant la main de son futur beau-père, après lui avoir dit, d'un petit air entendu, que tout s'arrangerait au mieux.

« Que va penser Mme Guillaume ? » Cette idée tourmenta prodigieusement le brave négociant quand il fut seul.

Au déjeuner, Mme Guillaume et Virginie, auxquelles le marchand drapier avait laissé provisoirement ignorer son désappointement, regardèrent assez malicieusement Joseph Lebas qui resta grandement embarrassé. La pudeur du commis lui concilia l'amitié de sa belle-mère. La matrone redrevint si gaie qu'elle regarda M. Guillaume en souriant, et se permit quelques petites plaisanteries d'un usage immémorial dans ces innocentes familles. Elle mit en question la conformité de la taille de Virginie et de celle de Joseph, pour leur demander de se mesurer. Ces niaiseries préparatoires attirèrent quelques nuages sur le front du chef de famille, et il afficha même un tel amour pour le décorum, qu'il ordonna à Augustine de prendre le bras du premier commis en allant à Saint-Léu. Mme Guillaume, étonnée de cette délicatesse masculine, honora son mari d'un signe de tête d'approbation. Le cortège parut donc de la maison dans un ordre qui ne pouvait suggérer aucune interprétation malicieuse aux voisins.

« Ne trouvez-vous pas, mademoiselle Augustine, disait le commis en tremblant, que la femme d'un négociant qui a un bon crédit, comme M. Guillaume, par exemple, pourrait s'amuser un peu plus que ne s'amuse

madame votre mère, pourrait porter des diamants, aller en voiture ? Oh ! moi, d'abord, si je me mariais, je voudrais avoir toute la peine, et voir ma femme heureuse. Je ne la mettrais pas dans mon comptoir. Voyez-vous, dans la draperie, les femmes n'y sont plus aussi nécessaires qu'elles l'étaient autrefois. M. Guillaume a eu raison d'agir comme il a fait, et d'ailleurs c'était le goût de son épouse. Mais qu'une femme sache donner un coup de main à la comptabilité, à la correspondance, au détail, aux commandes, à son ménage, afin de ne pas rester oisive, c'est tout. À sept heures, quand la boutique serait fermée, moi je m'amuserais, j'irais au spectacle et dans le monde. Mais vous ne m'écoutez pas.

— Si fait, monsieur Joseph. Que dites-vous de la peinture ? C'est là un bel état.

— Oui, je connais un maître peintre en bâtiment, M. Lourdais, qui a des écus. »

En devisant ainsi, la famille atteignit l'église de Saint-Léu. Là, Mme Guillaume retrouva ses droits, et fit mettre, pour la première fois, Augustine à côté d'elle. Virginie prit place sur la quatrième chaise à côté de Lebas. Pendant le prône, tout alla bien entre Augustine et Théodore qui, debout derrière un pilier, pria sa madone avec ferveur ; mais au lever-Dieu, Mme Guillaume s'aperçut, un peu tard, que sa fille Augustine tenait son livre de messe au rebours. Elle se disposait à la gourmander vigoureusement, quand, rabaisant son voile, elle interrompit sa lecture et se mit à regarder dans la direction qu'affectionnaient les yeux de sa fille. À l'aide de ses besicles, elle vit le jeune artiste, dont l'élégance mondaine annonçait plutôt quelque capitaine de cavalerie en congé qu'un négociant du quartier. Il est difficile d'imaginer l'état violent dans lequel se trouva Mme Guillaume, qui se flattait d'avoir parfaitement élevé ses filles, en reconnaissant dans le cœur d'Augustine un amour clandestin dont le danger lui fut exagéré par sa prudence et par son ignorance. Elle crut sa fille gangrenée jusqu'au cœur.

« Tenez d'abord votre livre à l'endroit, mademoiselle », dit-elle à voix basse mais en tremblant de colère. Elle arracha vivement le paroissien accusateur, et le remit de manière à ce que les lettres fussent dans leur sens naturel. « N'ayez pas le malheur de lever les yeux

autre part que sur vos prières, ajouta-t-elle, autrement, vous auriez affaire à moi. Après la messe, votre père et moi nous aurons à vous parler. »

Ces paroles furent comme un coup de foudre pour la pauvre Augustine. Elle se sentit défaillir; mais combattue entre la douleur qu'elle éprouvait et la crainte de faire un esclandre dans l'église, elle eut le courage de cacher ses angoisses. Cependant, il était facile de deviner l'état violent de son âme en voyant son paroissien trembler et des larmes tomber sur chacune des pages qu'elle tournait. Au regard enflammé que lui lança Mme Guillaume, l'artiste vit le péril où tombaient ses amours, et sortit, la rage dans le cœur, décidé à tout oser.

« Allez dans votre chambre, mademoiselle ! dit Mme Guillaume à sa fille en rentrant au logis; nous vous ferons appeler; et surtout, ne vous avisez pas d'en sortir. »

La conférence que les deux époux eurent ensemble fut si secrète, que rien n'en transpara d'abord. Cependant, Virginie, qui avait encouragé sa sœur par mille douces représentations, poussa la complaisance jusqu'à se glisser auprès de la porte de la chambre à coucher de sa mère, chez laquelle la discussion avait lieu, pour y recueillir quelques phrases. Au premier voyage qu'elle fit du troisième au second étage, elle entendit son père qui s'écriait : « Madame, vous voulez donc tuer votre fille ? »

« Ma pauvre enfant, dit Virginie à sa sœur éplorée, papa prend ta défense ! »

— Et que veulent-ils faire à Théodore ? demanda l'innocente créature.

La curieuse Virginie redescendit alors; mais cette fois elle resta plus longtemps : elle apprit que Lebas aimait Augustine. Il était écrit que, dans cette mémorable journée, une maison ordinairement si calme serait un enfer. M. Guillaume désespéra Joseph Lebas en lui confiant l'amour d'Augustine pour un étranger. Lebas, qui avait averti son ami de demander Mlle Virginie, en mariage, vit ses espérances renversées. Mlle Virginie, accablée de savoir que Joseph l'avait en quelque sorte refusée, fut prise d'une migraine. La zizanie, semée entre les deux époux par l'explication que M. et Mme Guillaume avaient eue ensemble, et où, pour la troisième

fois de leur vie, ils se trouverent d'opinions différentes, se manifesta d'une manière terrible. Enfin, à quatre heures après midi, Augustine, pâle, tremblante et les yeux rouges, comparut devant son père et sa mère.

La pauvre enfant raconta naïvement la trop courte histoire de ses amours. Rasurée par l'allocution de son père, qui lui avait promis de l'écouter en silence, elle prit un certain courage en prononçant devant ses parents le nom de son cher Théodore de Sommerieux, et en fit malicieusement sonner la particule aristocratique. En se livrant au charme inconnu de parler de ses sentiments, elle trouva assez de hardiesse pour déclarer avec une innocente fermeté qu'elle aimait M. de Sommerieux, qu'elle le lui avait écrit, et ajouta, les larmes aux yeux : « Ce serait faire mon malheur que de me sacrifier à un autre. »

— Mais, Augustine, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un peintre ? s'écria sa mère avec horreur.

— Madame Guillaume ! dit le vieux père en imposant silence à sa femme. « Augustine, dit-il, les artistes sont en général des meure-de-faim. Ils sont trop dépendants pour ne pas être toujours de mauvais sujets. J'ai fourni feu M. Joseph Vernet, feu M. Lekain et feu M. Noverre. Ah ! si tu savais combien ce M. Noverre, M. le chevalier de Saint-Georges, et surtout M. Philidor, ont joué de tous à ce pauvre père Chevre ! C'est de drôles de corps, je le sais bien. Ça vous a tous un babil, des manières... Ah ! jamais ton M. Sumer... Sumer... »

— De Sommerieux, mon père !

— Eh bien ! de Sommerieux, soit ! jamais il n'aura été aussi agréable avec toi que M. le chevalier de Saint-Georges le fut avec moi, le jour où j'obtins une sentence des consuls contre lui. Aussi était-ce des gens de qualité d'autres fois.

— Mais, mon père, M. Théodore est noble, et m'a écrit qu'il était riche. Son père s'appelait le chevalier de Sommerieux avant la révolution. »

A ces paroles, M. Guillaume regarda sa terrible moitié, qui, en femme contrariée, frappait le plancher du bout du pied et gardait un morne silence; elle évitait même de jeter ses yeux courroucés sur Augustine, et semblait laisser à M. Guillaume toute la responsabilité d'une affaire si grave, puisque ses avis n'étaient pas

volubilité de Mme Roguin. La sévère Mme Guillaume, la première, trouva dans l'inclination de sa fille des motifs pour déroger à ces principes, et pour consentir à recevoir au logis M. de Sommerieux, qu'elle se promit de soumettre à un rigoureux examen.

Le vieux négociant alla trouver Joseph Lebas, et l'instruisit de l'état des choses. A six heures et demie, la salle à manger illustrée par le peintre réunit sous son toit de verre Mme et M. Roguin, le jeune peintre et sa charmante Augustine, Joseph Lebas qui prenait son bonheur en patience, et Mlle Virginie dont la migration avait cessé. M. et Mme Guillaume virent en perspective leurs enfants établis et les destinées du Chat-qui-pelote remises en des mains habiles. Leur contentement fut au comble, quand, au dessert, Théodore leur fit présent de l'étonnant tableau qu'ils n'avaient pu voir, et qui représentait l'intérieur de cette vieille boutique, à laquelle était dû tant de bonheur.

« C'est-y gentil, s'écria Guillaume. Dire qu'on voulait donner trente mille francs de cela.

— Mais c'est qu'on y trouve mes barbes, reprit Mme Guillaume.

— Et ces étoffes défilées, ajouta Lebas, on les prendrait avec la main.

— Les draperies font toujours très bien, répondit le peintre. Nous serions trop heureux, nous autres artistes modernes, d'atteindre à la perfection de la draperie antique.

— Vous aimez donc la draperie, s'écria le père Guillaume. Eh bien, sarpeju! touchez là, mon jeune ami. Puisque vous estimez le commerce, nous nous entendons. Eh! pourquoi le mépriseraient-on? Le monde a commencé par là, puisque Adam a vendu le paradis pour une pomme. Ça n'a pas été une fameuse spéculation, par exemple! »

Et le vieux négociant se mit à éclater d'un gros rire franc excité par le vin de Champagne qu'il faisait circuler généralement. Le bandeau qui couvrait les yeux du jeune artiste fut si épais qu'il trouva ses futurs parents aimables. Il ne dédaigna pas de les égarer par quelques charges de bon goût. Aussi plut-il généralement. Le soir, quand le salon meublé de choses très cosues, pour se servir de l'expression de Guillaume, fut désert,

pendant que Mme Guillaume s'en allait de table en cheminée, de candélabre en flambeau, soufflant avec précipitation les bougies, le brave négociant, qui savait toujours voir clair aussitôt qu'il s'agissait d'affaires ou d'argent, attira sa fille Augustine auprès de lui; puis, après l'avoir prise sur ses genoux, il lui tint ce discours :

« Ma chère enfant, tu épouseras ton Sommerieux, puisque tu le veux; permets à toi de risquer ton capital de bonheur. Mais je ne me laisse pas prendre à ces trente mille francs que l'on gagne à gâter de bonnes toiles. L'argent qui vient si vite s'en va de même. N'ai-je pas entendu dire ce soir à ce jeune écrivain que si l'argent était rond, c'était pour rouler! S'il est rond pour les gens prodigés, il est plat pour les gens économes qui l'emplent. Or, mon enfant, ce beau garçon-là parle de te donner des voitures, des diamants? Il a de l'argent, qu'il le dépense pour toi, *bene sis!* je n'ai rien à y voir. Mais quant à ce que je te donne, je ne veux pas que des écus si péniblement enséchés s'en aillent en carrosses ou en colifichets. Qui dépense trop n'est jamais riche. Avec les cent mille écus de ta dot⁴ on n'achète pas encore tout Paris. Tu as beau avoir à recueillir un jour quelques centaines de mille francs, je te les ferai attendre, sarpeju! le plus longtemps possible. J'ai donc attiré ton prétendu dans un coin, et un homme qui a mené la fallite Lecocq n'a pas eu grande peine à faire consentir un artiste à se marier séparé de biens avec sa femme. J'aurai l'œil au contrat pour bien faire stipuler les donations qu'il se propose de te constituer. Allons, mon enfant, j'espère être grand-père, sarpeju! je veux m'occuper déjà de mes petits-enfants : jure-moi donc ici de ne jamais rien signer en fait d'argent que par mon conseil; et si j'allais trouver trop tôt le père Chertel, jure-moi de consulter le jeune Lebas, ton beau-frère. Promets-le-moi.

— Oui, mon père, je vous le jure. »

A ces mots prononcés d'une voix douce, le vieillard baisa sa fille sur les deux joues. Ce soir-là, tous les amants dormirent presque aussi paisiblement que M. et Mme Guillaume.

Quelques mois après ce mémorable dimanche, le maître-auciel de Saint-Leu fut témoin de deux mariages bien différents. Augustine et Théodore s'y présentèrent

dans tout l'éclat du bonheur, les yeux pleins d'amour, équipage. Venue dans un bon remisel avec sa famille, Virginie, appuyée sur le bras de son père², suivait sa jeune sœur humblement et dans de plus simples atours, comme une ombre nécessaire aux harmonies de ce tableau. M. Guillaume s'était donné toutes les peines imaginables pour obtenir à l'église que Virginie fût mariée avant Augustine; mais il eut la douleur de voir le haut et le bas clergé s'adresser en toute circonsance à la plus élégante des mariées³. Il entendit quelques-uns de ses voisins approuver singulièrement le bon sens de Mlle Virginie qui faisait, disaient-ils, le mariage le plus solide, et restait fidèle au quartier; tandis qu'ils lancèrent quelques brocards suggérés par l'envie sur Augustine, sorte d'effroi que, si les Guillaume avaient de l'ambition, la draperie était perdue. Un vieux marchand d'éventails avant dit que ce mange-tout-là l'aurait bientôt mise sur la paille, le père Guillaume s'applanit *in petto* de sa prudence dans les conventions matrimoniales. Le soir, après un bal somptueux, suivi d'un de ces soupers plantureux dont le souvenir commence à se perdre dans la génération présente, M. et Mme Guillaume restèrent dans leur hôtel de la rue du Colombier⁴ où la noce avait eu lieu, M. et Mme Lebas retournerent dans leur remise à la vieille maison de la rue Saint-Denis pour y diriger la nauf du Chat-qui-pelote, l'artiste ivre de bonheur prit entre ses bras sa chère Augustine, l'enleva vivement quand leur coupé arriva rue des Trois-Frères⁵, et la porta dans un appartement que tous les arts avaient embelli.

La fougue de passion qui possédait Théodore fit dévorer au jeune ménage près d'une année entière sans que le moindre nuage vînt altérer l'azur du ciel sous lequel ils vivaient. Pour ces deux amants, l'existence n'eût rien de pesant. Théodore réparait sur chaque journée d'incroyables *fortines* de plaisir⁶, il se plaisait à varier les emportements de la passion, par la molle langueur de ces repos où les âmes sont lancées si haut dans l'extase qu'elles semblent y oublier l'union corporelle. Incapable de réfléchir, l'heureuse Augustine se prêtait à l'allure onduluse de son bonheur : elle ne

crovait pas faire encore assez en se livrant toute à l'amour permis et saint du mariage; simple et naïve, elle ne connaissait d'ailleurs ni la coquetterie des refus, ni l'empire qu'une jeune demoiselle du grand monde se crée sur un mari par d'adroits caprices; elle aimait trop pour calculer l'avenir, et n'imaginait pas qu'une vie si délicieuse pût jamais cesser. Heureuse d'être alors tous les plaisirs de son mari, elle crut que cet inextinguible amour serait toujours pour elle la plus belle de toutes les parures, comme son dévouement et son obéissance seraient un éternel attrait. Enfin, la félicité de l'amour l'avait rendue si brillante, que sa beauté lui inspira de l'orgueil et lui donna la conscience de pouvoir toujours régner sur un homme aussi facile à enflammer que M. de Sommervieux. Ainsi son état de femme ne lui apporta d'autres enseignements que ceux de l'amour. Au sein de ce bonheur, elle resta l'ignorante petite fille qui vivait obscurément rue Saint-Denis, et ne pensa point à prendre les manières, l'instruction, le ton du monde dans lequel elle devait vivre. Ses paroles étant des paroles d'amour, elle y déployait bien une sorte de souplesse d'esprit et une certaine délicatesse d'expression; mais elle se servait du langage commun à toutes les femmes quand elles se trouvent plongées dans la passion qui semble être leur élément. Si, par hasard, une idée discordante avec celles de Théodore était exprimée par Augustine, le jeune artiste en riait comme on rit des premières fautes que fait un étranger, mais qui finissent par fatiguer s'il ne se corrige pas. Malgré tant d'amour, à l'expiration de cette année aussi charmante que rapide, Sommervieux sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était d'ailleurs enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit un enfant, il travailla sans doute avec ardeur; mais parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers fut celle de la duchesse de Carigliano qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste. Quand Augustine fut rétablie, quand son fils ne réclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Théodore en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la

société quand nous y apparaissons avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration. Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalouse par les femmes; mais ce fut le dernier nouvelle moisson de plaisirs; mais ce fut le dernier effet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées. Dompné pendant près de deux ans et demi par les premiers emportements de l'amour, le caractère de Sommierieux reprit, avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes: un moment détonnées de leur cours. La poésie, la peinture et les esquisses jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Théodore pendant ces deux années, ils avaient trouvé seulement une pâture nouvelle. Quand les champs de l'amour furent parcourus, quand l'artiste eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses plus belles compositions, il entendait s'écrier comme eût fait le père Guillaume: « C'est bien joli! » Cette admiration sans chaleur ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, mais de la croyance sur parole de l'amour. Augustine prêtait un regard au plus beau tableau. Le seul sublime qu'elle connût était celui du cœur. Enfin, Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle: sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habiterait pas sa sphère, elle ne suivrait pas dans tous ses caprices; dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs; elle marcherait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux. Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être qui, uni à un autre par le plus intime de tous les sentiments, est obligé de refouler sans cesse les plus chères espansions de sa pensée, et de faire retenir dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, ce supplice est d'autant plus cruel, que le sentiment qu'il porte à son compagnon ordonné, par sa première

loi, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre les effusions de la pensée aussi bien que les épanchements de l'âme. On ne trompe pas impunément les volontés de la nature: elle est inexorable comme la Nécessité, qui, certes, est une sorte de nature sociale. Sommervieux se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, en espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développer en elle les germes de haute intelligence engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants chez tous les êtres; mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Au premier dîner que donna Théodore, elle entendit un jeune peintre disant avec cette enfantine légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître et qui absout une plaisanterie de toute irréligion: « Mais, madame, votre paradis n'est pas plus beau que la *Transfiguration* de Raphaël? Eh bien, je me suis lassé de la regarder. » Augustine apporta donc dans cette société spirituelle un esprit de défiance qui n'échappait à personne, elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables: ils fulent ou se moquent. Mme Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrecueillir la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée; et quoiqu'elle s'en fût souvent moquée, Augustine ne sut pas se défendre d'une légère imitation de la prudence maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitaient pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que Sommervieux pût s'en fâcher. Ces plaisanteries eussent été même plus cruelles, elles n'étaient après tout que des représailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien ne pouvait être léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Théodore des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant. Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant, et l'amour du peintre le descendait. Il jugea sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, et se crut fort innocent en lui cachant des pensées qu'elle ne comprendrait pas et des écarts peu justifiables

au tribunal d'une conscience bourgeoise. Augustine se renferma dans une douleur morne et silencieuse. Ces sentiments secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en lui voyant réserver pour le monde les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Bientôt, elle interpréta fatalement les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconscience des hommes. Elle ne se plaignit pas, mais son attitude équivalait à des reproches. Trois ans après son mariage², cette femme jeune et jolte qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciantes et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins; ses couleurs pâlirent, elle réfléchit, elle compara; puis, le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs¹, en espérant que cette conduite généreuse lui ferait recouvrer tôt ou tard l'amour de son mari; mais il n'en fut pas ainsi. Quand Sommervieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si promptement son ouvrage, que le peintre ne pût apercevoir sa femme raccommodant avec toute la minutie d'une bonne ménagère le linge de la maison et le sien. Elle fournissait, avec générosité, sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Théodore, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique. Cette conduite est incompatible avec le laisser-aller² des artistes qui, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine³. Il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur lune de miel s'éteignit et les mit dans une profonde obscurité. Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parlant avec enthousiasme de Mme la duchesse de Carrigliano, reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette de la cour impériale. À vingt et un ans⁴, dans tout

l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans². En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes décrites pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait, ni à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et la pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants; mais elle resta solitaire et vertueuse. Quelques paroles de dédain, échappées à son mari, lui donnaient un incroyable désespoir. Une hueur fatale lui fit entrevoir les défauts de contact qui, par suite des mesquineries de son éducation, empêchaient l'union complète de son âme avec celle de Théodore : elle eut assez d'amour pour l'absoudre et pour se condamner¹. Elle pleura des larmes de sang, et reconnut trop tard qu'il est des mésalliances d'esprit aussi bien que des mésalliances de mœurs et de rang. En songeant aux délices printanières de son union, elle comprit l'étendue du bonheur passé, et convint en elle-même qu'une si riche moisson d'amour était une vie entière qui ne pouvait se payer que par du malheur². Cependant elle aimait trop sincèrement pour perdre toute espérance. Aussi osa-t-elle entreprendre à vingt et un ans³ de s'instruire et de rendre son imagination au moins digne de celle qu'elle admirait. « Si je ne suis pas poète, se disait-elle, au moins je comprendrai la poésie. » Et déployant alors cette force de volonté, cette énergie que les femmes possèdent toutes quand elles aiment, Mme de Sommervieux tenta de changer son caractère, ses mœurs et ses habitudes; mais en dévotant des volumes, en apprenant avec courage, elle ne réussit qu'à devenir moins ignorante⁴. La légèreté de l'esprit et les grâces de la conversation sont un don de la nature ou le fruit d'une éducation commencée au berceau. Elle pouvait apprécier la musique, en jouir, mais non chanter avec goût. Elle comprit la littérature et les beautés de la poésie, mais il était trop tard pour en orner sa rebelle mémoire. Elle entendait avec plaisir les entretiens du monde, mais elle n'y fournissait rien de brillant. Ses idées religieuses et ses préjugés d'enfance s'opposèrent à la complète émancipation de son intelligence. Enfin, il s'était glissé contre elle, dans l'âme de Théodore,

une prévention qu'elle ne put vaincre. L'artiste se moquait de ceux qui lui vantaient sa femme, et ses plaisanteries étaient assez fondées : il imposait tellement à cette jeune tête, elle tremblait. Embarrassée par son trop grand désir de plaire, elle sentait son esprit et ses connaissances s'évanouir dans un seul sentiment. La fidélité d'Augustine déplaît même à cet infidèle mari, qui semblait l'engager à commettre des fautes en taxant sa vertu d'insensibilité. Augustine s'efforça en vain d'abdiquer sa raison, de se plier aux caprices, aux fantaisies de son mari, et de se vouer à l'égoïsme de sa vanité; elle ne recueillit point le fruit de ces sacrifices. Peut-être avaient-ils tous deux laissé passer le moment où les âmes peuvent se comprendre. Un jour le cœur trop sensible de la jeune épouse reçut un de ces coups qui font si fortement plier les liens du sentiment, qu'on peut les croire rompus. Elle s'isola. Mais bientôt une fatale pensée lui suggéra d'aller chercher des consolations et des conseils au sein de sa famille.

Un matin donc, elle se dirigea vers la grotesque façade de l'humble et silencieuse maison où s'était écoulée son enfance. Elle soupira en revoyant cette croisée d'où, un jour, elle avait envoyé un premier baiser à celui qui répandait aujourd'hui sur sa vie autant de gloire que de malheur. Rien n'était changé dans l'autre où se rajouissait cependant le commerce de la draperie. La sœur d'Augustine occupait au comptoir antique la place de sa mère. La jeune affligée rencontra son beau-frère la plume derrière l'oreille, elle fut à peine écoutée, tant il avait l'air affairé; les redoutables signaux d'un inventaire général se faisaient autour de lui; aussi la quitta-t-il en la priant d'excuser. Elle fut reçue assez froidement par sa sœur, qui lui manifesta quelque rancune. En effet, Augustine, brillante et descendant d'un joli équipage, n'était jamais venue voir sa sœur qu'en passant. La femme du prudent Lebas s'imaginait que l'argent était la cause première de cette visite matrimoniale, elle essaya de se maintenir sur un ton de réserve qui fit sourire plus d'une fois Augustine. La femme du peintre vit que, sauf les barbes au bonnet, sa mère avait trouvé dans Virginie un successeur qui conservait l'antique honneur du Chat-qui-pelote. Au déjeuner, elle

aperçut, dans le régime de la maison, certains changements qui faisaient honneur au bon sens de Joseph Lebas : les commis ne se levèrent pas au dessert, on leur laissait la faculté de parler, et l'abondance de la table annonçait une aisance sans luxe. La jeune élégante trouva les coups d'une loge au loin en loin. Mme Lebas souvint d'avoir vu sa sœur de loin en loin. Mme Lebas avait sur les épaules un cachemire dont la magnificence attestait la générosité avec laquelle son mari s'occupait d'elle. Enfin, les deux époux marchaient avec leur siècle. Augustine fut bientôt pénétrée d'attendrissement, en reconnaissant, pendant les deux tiers de cette journée, le bonheur égal, sans exaltation, il est vrai, mais aussi sans orages, que goûtait ce couple convenablement assorti. Ils avaient accepté la vie comme une entreprise commerciale où il s'agissait de faire, avant tout, honneur à ses affaires. En ne rencontrant pas dans son mari un amour excessif, la femme s'était appliquée à le faire naître. Insensiblement amené à estimer, à chérir Virginie, le temps que le bonheur mit à éclore fut, pour Joseph Lebas et pour sa femme, un gage de durée. Aussi, lorsque la peintre Augustine exposa sa situation douloureuse, eut-elle à essuyer le déluge de lieux communs que la morale de la rue Saint-Denis fournissait à sa sœur.

« Le mal est fait, ma femme, dit Joseph Lebas, il faut chercher à donner de bons conseils à notre sœur. » Puis, l'habile négociant analysa lourdement les ressources que les lois et les mœurs pouvaient offrir à Augustine pour sortir de cette crise; il en numérotait pour ainsi dire les considérations, les rangea par leur force dans des espèces de catégories, comme s'il se fût agi de marchandise de diverses qualités; puis il les mit en balance, les pesa, et conclut en développant la nécessité où était sa belle-sœur de prendre un parti violent qui ne satisfît point l'amour qu'elle ressentait encore pour son mari; aussi ce sentiment se révéla-t-il dans toute sa force quand elle entendit Joseph Lebas parlant de voies judiciaires. Augustine remercia ses deux amis, et revint chez elle encore plus indécise qu'elle ne l'était avant de les avoir consultés. Elle hasarda de se rendre alors à l'antique hôtel de la rue du Colombier, dans le dessein de confier ses malheurs à son père et à sa mère, car elle

ressemblait à ces malades arrivés à un état désespéré qui essaient de toutes les recettes et se confient même aux remèdes de bonne femme. Les deux vieillards reçurent leur fille avec une effusion de sentiment qui l'attendrit. Cette visite leur apportait une distraction qui, pour eux, valait un trésor. Depuis quatre ans, ils marchaient dans la vie comme des navigateurs sans but et sans boussole. Assis au coin de leur feu, ils se racontaient l'un à l'autre tous les désastres du Maximun, leurs anciennes acquisitions de draps, la manière dont ils avaient évié les banqueroutes, et surtout cette célèbre faille Lecocq, la bataille de Marengò du père Guillaumel. Puis, quand ils avaient épuisé les vieux procès, ils recapitulaient les additions de leurs inventaires les plus productifs, et se narraient encore les vieilles histoires du quartier Saint-Denis. A deux heures, le père Guillaume allait donner un coup d'œil à l'établissement du Chat-qui-pelote; en revenant, il s'arrêtait à toutes les boutiques, autrefois ses rivales, et dont les jeunes prioritaires espéraient entraîner le vieux négociant dans quelque escompte aventureux que, selon sa coutume, il ne refusait jamais positivement. Deux bons chevaux normands mouraient de gras-fondu² dans l'écurie de Phôtel, Mme Guillaume ne s'en servait que pour se faire traîner tous les dimanches à la grand-messe de sa paroisse. Trois fois par semaine ce respectable couple tenait table ouverte. Grâce à l'influence de son gendre Sommervieux, le père Guillaume avait été nommé membre du comité consultatif pour l'habillement des troupes. Depuis que son mari s'était ainsi trouvé placé haut dans l'administration, Mme Guillaume avait pris la détermination de représenter : ses appartements étaient encombrés de tant d'ornements d'or et d'argent, et de meubles sans goût mais de valeur certaine, que la pièce la plus simple y ressemblait à une chapelle. L'économie et la prodigalité semblaient se disputer dans chacun des accessoires de cet hôtel. L'on eût dit que M. Guillaume avait eu en vue de faire un placement d'argent jusque dans l'acquisition d'un flambeau. Au milieu de ce bazar, dont la richesse accusait le désoeuvrement des deux époux, le célèbre tableau de Sommervieux avait obtenu la place d'honneur, et faisait la consolation de M. et de Mme Guillaume qui tournaient vingt fois

par jour leurs yeux harnachés de besicles vers cette image de leur ancienne existence, pour eux si active et si amusante. L'aspect de cet hôtel et de ces appartements où tout avait une senteur de vieillesse et de médiocrité, le spectacle donné par ces deux êtres qui semblaient échoués sur un rocher d'or loin du monde et des idées qui font vivre, surprirent Augustine; elle contemplait en ce moment la seconde partie du tableau dont le commencement l'avait frappée chez Joseph Lebas, celui d'une vie agitée quoique sans mouvement, espèce d'existence mécanique et instinctive semblable à celle des castors; elle eut alors je ne sais quel orgueil de ses chagrins, en pensant qu'ils prenaient leur source dans un bonheur de dix-huit mois qui valait à ses yeux mille existences comme celle dont le vide lui semblait horrible. Cependant elle cacha ce sentiment peu charitable, et déploya pour ses vieux parents les grâces nouvelles de son esprit, les coquetteries de tendresse que l'amour lui avait révélées, et les disposa favorablement à écouter ses doléances matrimoniales. Les vieilles gens ont un faible pour ces sortes de confidences. Mme Guillaume voulut être instruite des plus légers détails de cette vie étrange qui, pour elle, avait quelque chose de fabuleux. Les voyages du baron de La Hontan, qu'elle commentait toujours sans jamais les achever, ne lui apprirent rien de plus inoui sur les sauvages du Canada.

« Comment, mon enfant, ton mari s'enferme avec des femmes nues, et tu as la simplicité de croire qu'il les dessine? »

A cette exclamation, la grand-mère posa ses lunettes sur une petite travailleuse, secoua ses jupons et plaça ses mains jointes sur ses genoux élevés par une chauffe-rette, son piedestal favori.

« Mais, ma mère, tous les peintres sont obligés d'avoir des modèles. »

— Il s'est bien gardé de nous dire tout cela quand il t'a demandée en mariage. Si je l'avais su, je n'aurais pas donné ma fille à un homme qui fait un pareil métier. La religion défend ces horreurs-là, ça n'est pas moral. A quelle heure nous disais-tu donc qu'il rentre chez lui?

— Mais à une heure, deux heures... »
Les deux époux se regardèrent dans un profond étonnement.

« Il joue donc ? dit M. Guillaume. Il n'y avait que les joueurs qui, de mon temps, retrassent si tard ! »

Augustine fit une petite moue qui repoussait cette accusation.

« Il doit te faire passer de cruelles nuits à l'attendre, reprit Mme Guillaume. Mais, non, tu te couches, n'est-ce pas ? Et quand il a perdu, le monstre te réveille. »

— Non, ma mère, il est au contraire quelquefois très gai. Assez souvent même, quand il fait beau, il me propose de me lever pour aller dans les bois.

— Dans les bois, à ces heures-là ? Tu as donc un bien petit appartement qu'il n'a pas assez de sa chambre, de ses salons, et qu'il lui faille ainsi courir pour... Mais c'est pour t'enthuser, que le scélérat te propose ces parties-là. Il veut se débarrasser de toi. A-t-on jamais vu un homme établi, qui a un commerce tranquille, galopant ainsi comme un loup-garou ?

— Mais, ma mère, vous ne comprenez donc pas que, pour développer son talent, il a besoin d'exaltation. Il aime beaucoup les scènes qui...

— Ah ! je lui en ferais de belles, des scènes, moi, s'écria Mme Guillaume en interrompant sa fille. Comment peux-tu garder des ménagements avec un homme pareil ? D'abord, je n'aime pas qu'il ne boive que de l'eau. Ça n'est pas sain. Pourquoi monte-t-il de la réputation à voir les femmes quand elles mangent ? Quel singulier genre ! Mais c'est un fou. Tout ce que tu nous en as dit n'est pas possible. Un homme ne peut pas partir de sa maison sans souffler mot et ne revenir que dix jours après. Il te dit qu'il a été à Dieppe pour peindre la mer, est-ce qu'on peint la mer ? Il te fait des contes à dormir debout. »

Augustine ouvrit la bouche pour défendre son mari ; mais Mme Guillaume lui imposa silence par un geste de main auquel un reste d'habitude la fit obéir, et sa mère s'écria d'un ton sec : « Tiens, ne me parle pas de cet homme-là ! il n'a jamais mis le pied dans une église que pour te voir et t'épouser. Les gens sans religion sont capables de tout. Est-ce que Guillaume s'est jamais avisé de me cacher quelque chose, de rester des trois jours sans me dire ouf, et de babiller ensuite comme une pie borgne ? »

— Ma chère mère, vous jugez trop sévèrement les

gens supérieurs. S'ils avaient des idées semblables à celles des autres, ce ne seraient plus des gens à talent.

— Eh bien ! que les gens à talent restent chez eux et ne se marient pas. Comment ! un homme à talent rendra sa femme malheureuse ! et parce qu'il a du talent, ce sera bien ? Talent, talent ! Il n'y a pas tant de talent à dire comme lui blanc et noir à toute minute, à couper la parole aux gens, à battre du tambour chez soi, à ne jamais vous laisser savoir sur quel pied danser, à forcer une femme de ne pas s'amuser avant que les idées de monsieur ne soient gaies, d'être triste, des qu'il est triste.

— Mais, ma mère, le propre de ces imaginations-là... — Qu'est-ce que c'est que ces imaginations-là ? reprit Mme Guillaume en interrompant encore sa fille. Il en a de belles, ma foi ! Qu'est-ce qu'un homme auquel il prend tout à coup, sans consulter de médecin, la fanaisie de ne manger que des légumes ? Encore, si c'était par religion, sa diète lui servirait à quelque chose ; mais il n'en a pas plus qu'un huguenot. A-t-on jamais vu un homme aimer, comme lui, les chevaux plus qu'il n'aime son prochain, se faire friser les cheveux comme un païen, coucher des statues sous de la moussetine, faire fermer ses fenêtres le jour pour travailler à la lampe ? Tiens, laisse-moi, s'il n'était pas si grossièrement immoral, il serait bon à mettre aux Petites-Maisons ! Consulte M. Loraux, le vicaire de Saint-Sulpice, demande-lui son avis sur tout cela, il te dira que ton mari ne se conduit pas comme un chrétien...

— Oh ! ma mère ! pouvez-vous croire... — Oui, je le crois ! Tu l'as aimé, tu n'aperçois rien de ces choses-là. Mais, moi, vers les premiers temps de son mariage, je me souviens de l'avoir rencontré dans les Champs-Élysées. Il était à cheval. Eh bien ! il galopait par moment ventre à terre, et puis il s'arrêtait pour aller pas à pas. Je me suis dit alors : « Voilà un homme qui n'a pas de jugement. »

— Ah ! s'écria M. Guillaume en se frottant les mains, comme j'ai bien fait de t'avoir mariée séparée de biens avec cet original-là ! »

Quand Augustine eut l'imprudence de raconter les griefs véritables qu'elle avait à exposer contre son mari, les deux vieillards restèrent muets d'indignation. Le mot

de divorce fut bientôt prononcé par Mme Guillaume. Au mot de divorce, Pinaffif négociant fut comme réveillé. Stimulé par l'amour qu'il avait pour sa fille, et aussi par l'agitation qu'un procès allait donner à sa vie sans événements, le père Guillaume prit la parole. Il se mit à la tête de la demande en divorce, la dirigea, plaida presque, il offrit à sa fille de se charger de tous les frais, de voir les juges, les avoués, les avocats, de renouer ciel et terre. Mme de Sommerieux, effrayée, refusa les services de son père, dit qu'elle ne voulait pas se séparer de son mari, dit-elle être dix fois plus malheureuse encore, et ne parla plus de ses chagrins. Après avoir été accablée par ses parents de tous ces petits soins muets et consolateurs par lesquels les deux vieillards essayèrent de la dédommager, mais en vain, de ses peines de cœur, Augustine se retira en sentant l'impossibilité de parvenir à faire bien juger les hommes supérieurs par des esprits faibles¹. Elle apprit qu'une femme devait cacher à tout le monde, même à ses parents, des malheurs pour lesquels on rencontre si difficilement des sympathies¹. Les orages et les souffrances des sphères élevées ne sont appréciés que par les nobles esprits qui les habitent. En toute chose, nous ne pouvons être jugés que par nos pairs.

La pauvre Augustine se retrouva donc dans la froide atmosphère de son ménage, livrée à l'horreur de ses méditations. L'étude n'était plus rien pour elle, puisque l'étude ne lui avait pas rendu le cœur de son mari. Initiée aux secrets de ces âmes de feu, mais privée de leurs ressources, elle participait avec force à leurs peines sans partager leurs plaisirs. Elle s'était dégoûtée du monde, qui lui semblait mesquin et petit devant les événements des passions. Enfin, sa vie était manquée. Un soir, elle fut frappée d'une pensée qui vint illuminer ses ténébreux chagrins comme un rayon céleste. Cette idée ne pouvait sourire qu'à un cœur aussi pur, aussi vertueux que l'était le sien. Elle résolut d'aller chez la duchesse de Carigliano, non pas pour lui redemander le cœur de son mari, mais pour s'y instruire des artifices qui le lui avaient enlevé; mais pour orgueilleuse femme du monde; mais pour la fléchir et la rendre complice de son bonheur à venir comme elle était l'instrument de

son malheur présent. Un jour donc, la timide Augustine, armée d'un courage surnaturel, monta en voiture à deux heures après midi, pour essayer de pénétrer jusqu'au boudoir de la célèbre coquette, qui n'était jamais visible avant cette heure-là. Mme de Sommerieux ne connaissait pas encore les antiquités et somptueux hôtels du faubourg Saint-Germain. Quand elle parcourut ces vestibules majestueux, ces escaliers grandioses, ces salons immenses ornés de fleurs malgré les rigueurs de l'hiver, et décorés avec ce goût particulier aux femmes qui sont nées dans l'opulence ou avec les habitudes distinguées de l'aristocratie, Augustine eut un affreux serrement de cœur : elle envia les secrets de cette élégance de laquelle elle n'avait jamais eu l'idée, elle respira un air de grandeur qui lui expliqua l'attrait de cette maison pour son mari. Quand elle parvint aux petits appartements de la duchesse, elle éprouva de la jalousie et une sorte de désespoir, en y admirant la voluptueuse disposition des meubles, des draperies et des étoffes tendues. Là le désordre était une grâce, là le luxe affectait une espèce de dédain pour la richesse². Les parfums répandus dans cette douce atmosphère flattaient l'odorat sans l'offenser. Les accessoires de l'appartement s'harmoniaient avec une vue ménagée par des glaces sans tain sur les pelouses d'un jardin planté d'arbres verts. Tout était séduction, et le calcul ne s'y sentait point. Le génie de la maîtresse de ces appartements respirait tout entier dans le salon où attendait Augustine. Elle tâcha d'y deviner le caractère de sa rivale par l'aspect des objets épars; mais il y avait là quelque chose d'impénétrable dans le désordre comme dans la symétrie, et pour la simple Augustine ce fut lettres closes. Tout ce qu'elle put y voir, c'est que la duchesse était une femme supérieure en tant que femme. Elle eut alors une pensée douloureuse.

« Hélas ! serait-il vrai, se dit-elle, qu'un cœur aimant et simple ne suffise pas à un artiste; et pour balancer le poids de ces âmes fortes, faut-il les unir à des âmes féminines dont la puissance soit pareille à la leur ? Si j'avais été élevée comme cette sirène, au moins nos armes eussent été égales au moment de la lutte. »

« Mais je n'y suis pas ! » Ces mots secs et brefs, quoique prononcés à voix basse dans le boudoir voisin,

furent entendus par Augustine, dont le cœur palpita.

« Cette dame est là, répliqua la femme de chambre. — Vous êtes folle, faites donc entrer », répondit la duchesse dont la voix devenue douce avait pris l'accent affectueux de la politesse. Évidemment, elle désirait alors être entendue.

Augustine s'avança timidement. Au fond de ce frais boudoir, elle vit la duchesse voluptueusement couchée sur une ottomane¹ en velours vert² placée au centre d'une espèce de demi-cercle dessiné par les plis moelleux d'une mousteline rendue sur un fond jaune. Des ornements de bronze doré, disposés avec un goût exquis, rehaussaient encore cette espèce de dais sous lequel la duchesse était posée comme une statue antique. La couleur foncée du velours ne lui laissait perdre aucun moyen de séduction. Un demi-jour, ami de sa beauté, semblait être plutôt un reflet qu'une lumière. Quelques fleurs rares élevaient leurs têtes embaumées au-dessus des vases de Sévres les plus riches. Au moment où ce tableau s'offrit aux yeux d'Augustine étonnée, elle avait marché si doucement, qu'elle put surprendre un regard de l'enchanteresse. Ce regard semblait dire à une personne que la femme du peintre n'aperçut pas d'abord : « Restez, vous allez voir une jolie femme, et vous me rendez sa visite moins ennuyeuse. »

À l'aspect d'Augustine, la duchesse se leva et la fit asseoir auprès d'elle.

« À quoi dois-je le bonheur de cette visite, madame ? » dit-elle avec un sourire plein de grâces.

« Pourquoi tant de fausseté ? » pensa Augustine qui ne répondit que par une inclination de tête.

Ce silence était commandé. La jeune femme voyait devant elle un témoin de trop à cette scène. Ce personnage était, de tous les colonels de l'armée, le plus jeune, le plus élégant et le mieux fait. Son costume demi-bourgeois faisait ressortir les grâces de sa personne. Sa figure pleine de vie, de jeunesse, et déjà fort expressive, était encore animée par de petites moustaches relevées en pointe et noires comme du jais, par une impériale bien fournie³, par des favoris soigneusement peignés et par une forêt de cheveux noirs assez en désordre⁴. Il badinait avec une cravache, en manifestant une aisance et une liberté qui seyaient à l'air satisfait de sa physionomie

ainsi qu'à la recherche de sa toilette; les rubans attachés à sa boutonnière étaient noués avec dédain, et il paraissait bien plus vain de sa jolie tournure que de son courage. Augustine regarda la duchesse de Carigliano¹ en lui montrant le colonel par un coup d'œil dont toutes les prières furent comprises.

« Eh bien, adieu, d'Aiglemont, nous nous retrouvons au bois de Boulogne. »

Ces mots furent prononcés par la sirène comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine, elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse. Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes, et s'élança gracieusement hors du boudoir. En ce moment, Augustine, épiant sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont les fugitives expressions sont connues de toutes les femmes. Elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile : cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages pour ne pas avoir le cœur sans pitié.

« Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière; mais le désespoir à sa folie, et doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi Théodore préfère votre maison à toute autre, et pour quoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui. Hélas ! je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous; et je viens à vous, vous demander par quels moyens je puis trompher de vous-même. Oh, madame ! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale qui la lui laissa prendre, je ne prierai jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais l'amitié de Sommerieux. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah ! dites-moi comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de... »

À ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots mal contenus, fut obligée de s'arrêter. Honteuse de sa faiblesse, elle cacha son visage dans un mouchoir qu'elle inonda de ses larmes.

« Êtes-vous donc enfant, ma chère petite belle ! » dit la duchesse, qui séduite par la nouveauté de cette scène et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fut peut-être à Paris prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié. Après un moment de silence, la coquette, emprisonnant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse : « Pour premier avis, je vous conseillerais de ne pas pleurer ainsi, les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins qui rendent malade, car l'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît, mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, nos tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient toujours gais.

« Ah ! madame, il ne dépend pas de moi de ne pas sentir. Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir ternie, décolorée, indifférente, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie ? Je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, chère belle ; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien que si votre mari vous a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre : il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop pour vous dire toutes les folles qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais trop le monde, ma chère, pour vouloir me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur. Sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser ! c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec

eux ! jamais. Fi donc ! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge, à y savourer ses brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas ? Eh bien ! il faut essayer de vous aimer contre la tyrannie.

— Ah ! madame, avant d'entrer ici, en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices que je ne soupçonnerais pas.

— Eh bien, venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas longtemps sans posséder la science de ces bagatelles, d'ailleurs assez importantes. Les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie ; et pour cela, plus d'un homme de talent se trouve un sot malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Théodore ?

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on aime !

— Pauvre innocent, je vous adorerai pour votre naïveté. Sachez donc que plus nous aimons, moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion. C'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé tôt ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment, madame, faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et pour toujours ? Oh ! comment peut-on vivre ainsi. Est-ce que vous pouvez... »

Elle hésita, la duchesse sourit.

« Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur conjugal a été de tout temps une spéculation, une affaire qui demande une attention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus. Écoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confidence. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. Ceux qui se sont mariés ont, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh bien, ces femmes-là les gouvernaient, comme l'Empereur nous gouverne, et étaient, sinon aimées, du moins respectées par eux. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh bien, mon ange, ces hommes

femmes avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris; sans s'épouvanter comme vous de leurs supériorités, elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur manquaient; et, soit qu'elles possédassent ces qualités, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer. Enfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si savantes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. En prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui, par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie. C'est un combat...

— Ou il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout facile. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme : on ne se relève d'une pareille chute que par des manœuvres odieuses. Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne.

Elle se leva pour guider en souriant la jeune et innocente apprentie des Russes conjuguales à travers le dédale de son petit palais. Elles arrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux appartements de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la porte, elle s'arrêta, regarda Augustine avec un air inimitable de finesse et de grâce : « Tenez, le duc de Carigliano m'adore, eh bien, il n'ose pas entrer par cette porte sans ma permission. Et c'est un homme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats. Il sait affronter les batteries, mais devant moi... il a peur. »

Augustine soupira. Elles parvinrent à une somptueuse galerie où la femme du peintre fut amenée par la duchesse devant le portrait que Théodore avait fait de Mlle Guillaume. A cet aspect, Augustine jeta un cri.

« Je savais bien qu'il n'était plus chez moi, dit-elle, mais... ici !

— Ma chère petite, je ne l'ai exigé que pour voir jusqu'à quel degré de bêtise un homme de génie peut atteindre. Tôt ou tard, il vous aurait été rendu par moi,

car je ne m'attendais pas au plaisir de voir ici l'original devant la copie. Pendant que nous allons achever notre conversation, je le ferai porter dans votre voiture. Si, armée de ce talisman, vous n'êtes pas maîtresse de votre mari pendant cent ans, vous n'êtes pas une femme, et vous mériterez votre sort ! »

Augustine baisa la main de la duchesse, qui la pressa sur son cœur et l'embrassa avec une tendresse d'autant plus vive qu'elle devait être oubliée le lendemain. Cette scène aurait peut-être à jamais ruiné la candeur et la pureté d'une femme moins vertueuse qu'Augustine à qui les secrets révélés par la duchesse pouvaient être également salutaires et funestes, car la politique astucieuse des hautes sphères sociales ne convenait pas plus à Augustine que l'étroite raison de Joseph Lebas, ni que la naïveté morale de Mme Guillaume. Étrange effet des fausses positions où nous jettent les moindres contresens commis dans la vie ! Augustine ressemblait alors à un pâtre des Alpes surpris par une avalanche : s'il hésite, ou s'il veut écouter les cris de ses compagnons, le plus souvent il périt. Dans ces grandes crises, le cœur se brise ou se bronze !

Mme de Sommerieux revint chez elle en proie à une agitation qu'il serait difficile de décrire. Sa conversation avec la duchesse de Carigliano éveillait une foule d'idées contradictoires dans son esprit. Comme les moutons de la fable², pleine de courage en l'absence du loup, elle se haranguait elle-même et se traçait d'admirables plans de conduite; elle concevait mille stratagèmes de coquetterie; elle parlait même à son mari, retrouvant, loin de lui, toutes les ressources de cette éloquence vraie qui n'abandonne jamais les femmes; puis, en songeant au regard fixe et clair de Théodore, elle tremblait déjà. Quand elle demanda si monsieur était chez lui, la voix lui manqua. En apprenant qu'il ne reviendrait pas dîner, elle éprouva un mouvement de joie inexplicable. Semblable au criminel qui se pourvoit en cassation contre son arrêt de mort, un délai, quelque court qu'il pût être, lui semblait une vie entière. Elle plaça le portrait dans sa chambre, et attendit son mari en se livrant à toutes les angoisses de l'espérance. Elle pressentait trop bien que cette tentative allait décider de tout son avenir pour ne pas frissonner à toute espèce de bruit, même au murmure de sa pendule qui

semblait appesantir ses terreurs en les lui mesurant. Elle tâcha de tromper le temps par mille artífices. Elle eut l'idée de faire une toilette qui la rendit semblable en tout point au portrait. Puis, connaissant le caractère inquiet de son mari, elle fit éclairer son appartement d'une manière inusitée, certaine qu'en retirant la curiosité l'amènerait chez elle. Minuit sonna, quand, au cri du jockey¹, la porte de l'hôtel s'ouvrit. La voiture du peintre roula sur le pavé de la cour silencieuse.

« Que signifie cette illumination », demanda Théodore d'une voix joyeuse en entrant dans la chambre de sa femme.

Augustine saisit avec adresse un moment si favorable, elle s'élança au cou de son mari et lui montra le portrait. L'artiste resta immobile comme un rocher et ses yeux se dirigèrent alternativement sur Augustine et sur la toile accusatrice. La timide épouse demi-morte, qui épiait le front changeant, le front terrible de son mari, en vit par degrés les rides expressives s'amoncelant comme des nuages; puis, elle crut sentir son sang se figer dans ses veines, quand, par un regard flamboyant et d'une voix profondément sourde, elle fut interrogée.

« Où avez-vous trouvé ce tableau? »

— La duchesse de Carigliano me l'a rendu.

— Vous le lui avez demandé?

— Je ne savais pas qu'il fût chez elle. »

La douceur ou plutôt la mélodie enchantresse de la voix de cet ange eût attendri des Cannibales, mais non un artiste en proie aux tortures de la vanité blessée.

« Cela est digne d'elle, s'écria l'artiste d'une voix tonnante. Je me vengerai, dit-il en se promenant à grands pas, elle en mourra de honte : je la peindrai ! oui, je la représenterai sous les traits de Messaline sortant à la nuit du palais de Claude.

Théodore?... dit une voix mourante.

— Je la tuera!

— Mon ami!

— Elle aime ce petit colonel de cavalerie, parce qu'il monte bien à cheval...

Théodore!

— Eh! laissez-moi », dit le peintre à sa femme avec un son de voix qui ressemblait presque à un rugissement. Il serait odieux de peindre toute cette scène à la fin

de laquelle l'ivresse de la colère suggéra à l'artiste des paroles et des actes qu'une femme moins jeune qu'Augustine aurait attribués à la démence.

Sur les huit heures du matin, le lendemain, Mme Guillaume surprit sa fille pâle, les yeux rouges, la coiffure en désordre, tenant à la main un mouchoir trempé de pleurs, contemplant sur le parquet les fragments épars d'une toile déchirée et les morceaux d'un grand cadre doré mis en pièce. Augustine, que la douleur rendait presque insensible, montra ces débris par un geste empreint de désespoir.

« Et voilà peut-être une grande perte, s'écria la vieille régente du Chat-qui-pelote. Il était ressemblant, c'est vrai; mais j'ai appris qu'il y a sûr le boulevard un homme qui fait des portraits charmants pour cinquante écus.

— Ah, ma mère!

— Pauvre petite, tu as bien raison! répondit Mme Guillaume qui méconnut l'expression du regard que lui jeta sa fille. Va, mon enfant, l'on n'est jamais si tendrement aimé que par sa mère. Ma mignonne, je devine tout; mais viens me confier tes chagrins, je te consolera. Ne t'ai-je pas déjà dit que cet homme-là était un fou? Ta femme de chambre m'a conté de belles choses... Mais c'est donc un véritable monstre!

Augustine mit un doigt sur ses lèvres pâlies, comme pour implorer de sa mère un moment de silence. Pendant cette terrible nuit, le malheur lui avait fait trouver cette patiente résignation qui, chez les mères et chez les femmes aimantes, surpasse, dans ses effets, l'énergie humaine et révèle peut-être dans le cœur des femmes l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme.

Une inscription gravée sur un cippe du cimetière Montmartre indique que Mme de Sommerieux est morte à vingt-sept ans. Dans les simples lignes de cette épitaphe un ami² de cette timide créature voit la dernière scène d'un drame. Chaque année, au jour solennel du 2 novembre, il ne passe jamais devant ce jeune marbre sans se demander s'il ne faut pas des femmes plus fortes que ne l'était Augustine pour les puissantes étreintes du génie.

« Les humbles et modestes fleurs, éclosoes dans les vallées, meurent peut-être, se dit-il, quand elles sont

transplantées trop près des cieux, aux régions où se
forment les orages, où le soleil est brûlant. »

Maffliers, octobre 1829^e.

